

JEAN GALTIER-BOISSIERÉ

# *La Belle Amour*

Illustrations  
de  
JEAN OBERLÉ



Jean Oberlé

# Jean Galtier Boissière

LA BELLE AMOUR

illustrations de Jean Oberlé

LIBRAIRIE GRÜND

*Paris*

# Sommaire

Couverture

Page de titre

Dédicace

DOLORÈS

AU MOULIN DE LA GALETTE

MARTINE

ANGÈLE

FRÉDÉGONDE

EN MAISON

UNE NUIT AUX HALLES

LA FEMME - CANON

MATHILDE OU LA CIVILITÉ PUÉRILE ET HONNETE

CANDIDA

FRÉDÉRICA

RAYMONDE LA MYSTÉRIEUSE

Copyright d'origine

Achevé de numériser

*A*  
*MICHEL DE BRUNHOFF*  
*en souvenir de notre jeunesse.*





## DOLORÈS

**C**'EST à l'atelier de la « Grande Chaumière » que je fis connaissance de Dolorès, modèle espagnol « pour la tête et pour l'ensemble ». J'avais dix-huit ans.

La fraîcheur de son teint, son opulente chevelure noire et ses yeux gris me l'avaient fait distinguer dans cette foire aux modèles de Montparnasse, au milieu des Romains aux pectoraux de lutteurs forains, des pères nobles à barbe fluviale, des nabots simili - Vélasquez et des très approximatives Joconde.

Elle grimpa lestement sur le plateau ; en un tournemain se débarrassa de son caraco réséda aux manches « pagodes », de sa jupette noire et de ses bas lilas : et Vénus surgit aux yeux émerveillés ou blasés d'une cinquantaine de rapins.

C'est une des surprises de l'atelier et le plus authentique des coups de théâtre de voir se hisser sur l'estrade une femelle souvent sans grand attrait

et fort mal fagotée ; puis, ses nippes rejetées, de voir apparaître, comme sous le coup d'une baguette magique, un corps merveilleux, une de ces académies impeccables qui incitent les maîtres immortels à faire des chefs-d'œuvre et les simples mortels à faire l'amour.

Comment nous prîmes contact, Dolorès et moi, je ne m'en souviens plus. Mais la séance de pose terminée, nous dégustions l'apéro à la terrasse de la Rotonde, piètrement achalandée à l'époque, et fréquentée par des barbouilleurs hirsutes et quelques Russes barbichus palabrant à longueur de journée devant des cafés-crème jamais renouvelés et qui par la suite bouleversèrent le monde.

L'heure d'après, nous dégustions des escargots de Bourgogne, arrosés de vin de Fleurie, chez Baty, lequel n'était pas encore metteur en scène, mais simplement restaurateur, au coin du boulevard Montparnasse, et tenait beaucoup à son titre — décerné, je crois, par Derain — de « Dernier bistrot ».

Le vocabulaire français de Dolorès était assez restreint, mais des pages roses du dictionnaire d'argot, elle avait retenu un petit nombre de locutions populaires qui donnaient une certaine couleur à son propos. D'un individu qui ne pouvait tenir en place, elle disait : « l'remue comme s'il avait une nichée de hannetons dans le rétro » ; si le temps menaçait : « l'va tomber des curés à cheval sur des religieuses » et d'un chauve : « Ah ! vise le vioque avec sa gapette en peau de fesse ! »

Rue de la Gaîté, trois programmes s'offraient à nous : « Bobino » avec ses numéros de variétés, Toto, l'homme-singe et Miarka la liseuse de pensées ; le « Casino » avec une fantaisie-revue très déshabillée, au cours de laquelle le chansonnier révolutionnaire Montéhus devait planter le drapeau dans le fumier ; enfin, avec son fameux tour de chant, la « Gaîté-Montpar », que Dolorès choisit d'enthousiasme !

C'était un vendredi, soir de gala, « chez Jamin » et même si sélect que si l'on en croit M. Abel Hermant, le vicomte de Courpière y avait sa loge à l'année, comme à la Grande Opéra.

Dans les baignoires, surnommées « paniers à bouteilles », s'entassaient les Montparnos notoires et leurs modèles ; le parterre était occupé par les dignes représentants du petit commerce du quartier, escortés de leur dame et de leur demoiselle ; quant aux galeries supérieures, vers lesquelles montait la fumée des cigarettes et des pipes, elles étaient bourrées de titis, perpétuant la tradition de l'interpellation et de la mise en boîte.

Le plateau à bout de bras, les garçons de café se frayaient un passage avec peine et distribuaient les bocks blonds et les cerises à l'eau-de-vie, dont le deuxième balcon crachait les noyaux avec mépris sur les richards de l'orchestre.

Au pupitre officiait M. Piccolini, auteur apprécié, si j'ai bonne mémoire, de la partition de « Sur les fortifs » : *Sur les fortifs là-bas, là-bas j'ai grandi comme une fleur sauvage...*

Le programme s'avérait de « première bour » et Dolorès, fervente de belle musique, était épanouie.

Après quelques morceaux exécutés par l'orchestre et applaudis par politesse, le rideau se leva et le numéro 1 du programme vint essuyer les planches aux claquements des strapontins. Un énorme chrysanthème à la boutonnière de son frac, ce débutant trépidant, à la diction précipitée, ne faisait que passer sur la scène : un certain Georgius.





Pélissier, lui, avait droit aux rappels. Avec sa faconde de camelot, enlevant brusquement son melon gris perle pour découvrir une grandiose boule de billard rose, il entremêlait ses refrains loufoques à la gloire du gigot bretonne ou de la pluie battante, des plus pharamineux coq-à-l'âne et des plus patriotiques proclamations.

Mais Dolorès se défiait des comiques et n'applaudissait Pélissier que du bout des doigts.

La plantureuse Alice Rivière succéda au grand comique, et lorsqu'elle lança à plein gosier le refrain à la mode :

*J'ai soif, j'ai soif d'amour  
J'en veux ! la nuit, le jour !  
Je veux des hommes, des p'tits nonhommes  
Et je roucoule  
Comme une poule  
Auprès des coqs dans une basse-cour...*

Dolorès eut le bon goût de se pelotonner en frissonnant contre moi et en me serrant la main bien fort. La petite avait des usages.

A Rivière succéda Dalbret, dont Henri Jeanson déclara un jour qu'il avait l'air d'un maître d'hôtel. Pure exagération. En habit noir de coupe un peu surannée certes, son muguet à la boutonnière, le geste rare — mains jointes, mains implorantes, mains devant les yeux — Dalbret évoquait aux yeux des habitués de la « Gaîté » la plus pure et la plus aristocratique distinction. Avec quelle grâce inimitable, il chantait les malheurs de « l'Hirondelle du Faubourg », ce petit chef-d'œuvre du chansonnier Lucien Carol, alias Caroline, ou des petits imprudents « perdus dans les flots bleus » ; et quel souffle de poésie, lorsqu'il célébrait les vertus chlorotiques de l'infortunée « Lilas Blanc », engendrée et lâchement assassinée par le barde bretonnant Théodore Botrel :

*Puis, quand elle eut ses douze années  
Lumineuse ainsi qu'un rayon,  
Elle fit comme ses aînées,  
Sa première communion.  
Quand vers l'Autel, d'un air modeste  
Elle s'avança d'un pas lent*

*On aurait cru voir un céleste  
Lilas blanc  
Un frais bouquet de lilas blanc.*

Dolorès sanglotait dans son mouchoir de fine batiste et, suivant le procédé de la douche écossaise, il ne fallait rien moins que l'arrivée de Turcy pour lui faire sécher ses larmes. Turcy avec son foulard rouge et ses refrains de bal de barrière. Turcy qui chantait les coquins et les girondes, les coups de feu dans la nuit sur les « fortifs » et les vrais de vrais, qui après avoir « payé » ont compris et pratiqué « la bonne vie ».

Un petit pot-pourri à l'orchestre annonce enfin la grande vedette, le fameux diseur à voix, l'inégalable chanteur de composition, dont le nom sur l'affiche tient vingt-sept centimètres de hauteur : Dona ! A peine a-t-il fait son entrée d'un pas décidé, le toupet roux en bataille, que de toutes les places, des admirateurs s'empressent de lui réclamer leur chanson favorite. Il est à remarquer que le public des caf' conc' trouve son principal plaisir à entendre périodiquement la même chanson (qu'il sait par cœur) et que « La Cabane bambou » ou « Viens Poupoule », furent réclamés trente ans de suite au vétéran Mayol.

D'un geste plein d'autorité, mais aussi de bienveillance, Dona fit taire les clameurs populaires et, en artiste sûr de son fait, spécifia pour les impatients, dans quel ordre exact il allait avoir le plaisir d'interpréter devant les connaisseurs ses principaux triomphes.

De sa voix puissante il chanta donc « Pandore en ballade », puis « Le Boscot », « Dame de pique soit favorable » — « *Perdu, perdu ! — J'en reste con-fon-du !* » — « Le Fou de Notre-Dame », inspiré du roman-feuilleton de Victor Hugo, et, le toupet de plus en plus frémissant, il termina, dans une apothéose, par son dernier succès : « Le Grand-Rouquin », pathétique histoire d'un monte-en-l'air qui, au cours d'un cambriolage, se trouve face à face avec sa propre mère et s'effondre à ses pieds, implorant son pardon :

*Il est là l'front baissé, la casquett' dans les doigts.  
La pauvr' vieill' dit : « Mon fils... Je n'rêve pas, c'est bien toi. »  
Et lui en sanglotant dit : « Maman, pauvre mère...  
Tu vois où j'suis tombé de misère en misère  
Pour une femme j't'ai quittée, tu sais bien la Louison,*

*Tu m' disais : « N' t' en vas pas, elle f' a d' toi un fripon. »  
Je l' aimais, j' étais jeun' j' en ai fait qu' à ma tête  
J' suis dev' nu un bandit et l' échafaud me guette...*

### Refrain

*Dans les faubourgs de Grenelle à Pantin  
Tous les costauds connaissent le Grand Rouquin  
Mais plus jamais on n' verra dans les bouges  
Mes cheveux rouges.  
Pardon maman, j' vais rach' ter mon passé  
J' vais m' engager : Donne-moi ton baiser.  
Il va mourir sur le sol africain...  
Ton Grand Rouquin !*

Après le triomphe d'une aussi grande vedette, un seul comédien pouvait se permettre de se présenter devant le trou du souffleur sans être emboîté, et la direction le savait bien : C'était Kambon.

Kambon, donc, s'avança en habit noir et gilet blanc, son haut de forme sur l'oreille, sa canne à pommeau d'or à la main et il dégoisa son original répertoire de joyeux viveur perpétuellement éméché :

*J'ai la gueule en palissan-dre...  
La boisson n'veut plus descendre...*

Chaque caf' conc' de quartier avait son idole et Kambon était l'enfant gâté de la « Gaîté ». On lui pardonnait son filet de voix et sa mauvaise mémoire eu égard à sa découpure sympathique, à la finesse de sa diction et au fait qu'il était toujours sur l'affiche. Peut-être n'eut-il pas obtenu la même audience à « La Fauvette », à « La Fourmi », à « L'Européen » ou au « Casino de Bécon » ; et s'il s'était produit ailleurs, le public de la rue de la Gaîté lui eut, sans doute, tenu rigueur de ses infidélités ; mais Kambon était un sage, il ne descendit jamais dans Paris et sa célébrité toute locale ne dépassa jamais le « Dumesnil », la « Closerie des Lilas » et le café des « Deux Mousquetaires ».

Il ne manquait pas de talent, mais sa présence seule suffisait à ramener le sourire au cœur des citadins qu'avaient émus les chansons sentimentales et

bouleversés les refrains revanchards.



A la même époque, le prestige d'un Galipaux ou d'un Germain suffisait à déchaîner le rire et à déclencher les bravos avant qu'ils eussent ouvert la bouche ; et j'ai vu plus tard au « Palais-Royal », de candides provinciaux se pâmer de confiance aux facéties de Brasseur sans se douter que le grand comédien, très fatigué, était chaque soir doublé par un collègue qui se faisait exactement sa tête et l'imitait d'ailleurs parfaitement.

Ces émotions variées nous avaient donné soif et faim. Les « Iles Marquises » nous offrirent leur plateau de portugaises et leur jurançon, et

nous permirent d'apprécier l'homme-orchestre attaché à l'établissement, qui de ses mains, de ses pieds et de sa tête, jouait simultanément d'une quinzaine d'instruments à cordes et à vent !

Vers trois heures du matin, nous descendîmes vers la place de Rennes, bras dessus, bras dessous, suffisamment gris. Dolorès qui avait pris mon melon et m'avait coiffé de son canotier à martin-pêcheur, fredonnait une mélodie d'une haute élévation de pensée :

*Quand nous étions petits  
Nous avons fait des songes  
Adorables mensonges  
Depuis longtemps partis.  
Dans la blancheur du nid  
Où descendaient les anges  
Des musiques étranges  
Nous endormaient la nuit...*

#### Refrain

*Mais le plus joli rêve  
C'est le rêve d'amour  
Que l'on fait sur la grève  
A l'heure où meurt le jour.  
Une voix enivrante  
Monte du flot berceur  
Et s'unit caressante  
A la chanson du Cœ-eu-eur.*

— A propos, où habites-tu ? lui demandai-je.

— Je n'habite pas, me répondit-elle très simplement.

Je ne compris le sens exact de cette affirmation qu'un quart d'heure après, lorsque, dans une chambre de l'hôtel « Vercingétorix », elle enleva avec précaution son corsage et, de ses immenses manches « pagodes », sortit en vrac une quantité considérable d'objets disparates qu'elle disposa sur la cheminée : bâton de rouge, houpette à poudre, papiers d'identité, brosse à dents, porte-monnaie, réveille-matin, tickets de métro, nécessaire

de couture, liasse de lettres, sans oublier un tome des *Aventures de Fantomas*.

— Tu permets, me dit-elle en souriant, que je déballe mes bagages ?





## AU MOULIN DE LA GALETTE

**L**ES lundi, mercredi et vendredi, les Montmartrois devaient se contenter de la cavalerie et des clowns de « Medrano-Boum-Boum », du tour de chant de « l'Européen » ou de la nouvelle lanterne magique perfectionnée, avec les huit reflets de Max Linder, les facéties de Bout-de-Zan et ces étonnants cow-boys qui attaquaient témérairement les diligences dans les gorges de Franchard, à une lieue de Barbizon.

Mais les autres jours, la soirée ne pouvait se passer qu'au Moulin de la Galette.

« La Galette » de la rue Lepic était un établissement de danse unique en son genre. Les femmes y venaient en effet pour danser, tandis qu'à l'autre Moulin, le Rouge, ou à Tabarin, les « cavalières » pensaient moins à

gambiller qu'à s'assurer auprès de michetons plus ou moins sérieux, l'argent du bifteck, du terme, des mois de nourrice, ou simplement la dîme exigée par leur coquin.

Hormis quelques dandies de la bande Brissaud-Lepape et de quelques honorables célébrités montmartroises — le père Courteline, en particulier, et son immense ami le poète Hugues Delorme — la faune masculine du Moulin se composait presque exclusivement de gentils calicots, qui, après avoir débité toute la journée des pantalons pour garçonnets ou des chapeaux Jean-Bart. — « Et avec ça, madame ? » — envahissaient la « Galette » pour prendre un peu de bon temps, en faisant polker, valser ou mazurker leurs petites camarades de magasin ou d'atelier.

En dépit des ordres sévérissimes du directeur-propriétaire Auguste Debray, arrière-petit-fils du Debray qui, en 1814, s'était fait tuer par les Kaiserlicks en défendant son Moulin, il s'insinuait bien quelques barbillons dans la ravissante salle décorée de treillages verts, qui rappelaient les gloriottes de l'époque du chansonnier Béranger. Mais ils étaient tenus à l'œil par l'inspecteur à cravate blanche, le gros Henri, et prestement vidés, à la première incartade.

Il y avait aussi, timorés et circonspects, un petit nombre de rentiers plus ou moins sadiques qui, avec quelques complicités, s'offraient de temps à autre de la chair fraîche. A cette époque le tarif d'un pucelage de Clichy ou de Saint-Ouen était coté cinq francs, porto ou cornet de bonbons en sus.

Trois ou quatre coquines aux yeux faits et aux pochettes voyantes, au demeurant assez mal vues de la clientèle, et quelques nègres, danseurs de boîtes de nuit, complétaient la figuration masculine.

Quant au personnel féminin, il se recrutait parmi le petit peuple des arpettes, petites-mains, couturières, modistes, employées, figurantes et mannequins.

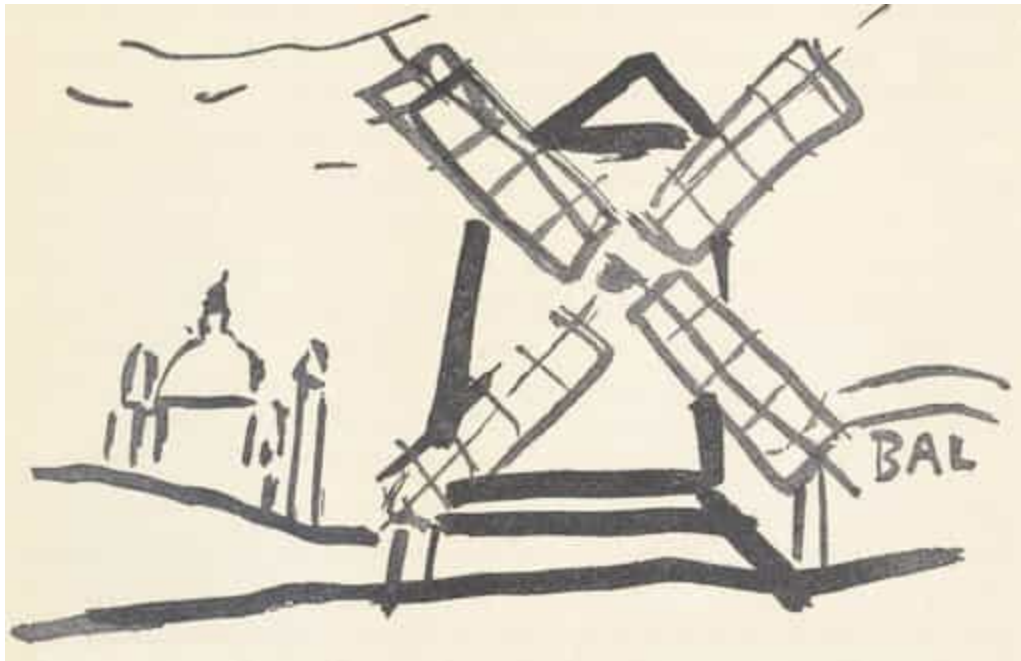
Il y avait bien aussi quelques petites grues d'une candeur exemplaire. Certaine disait naïvement un mot qui fit fortune : « J'ai deux amants, l'un m'habille et l'autre me déshabille ! », l'autre affirmait : « Mes amis m'ont toujours respectée ! » ; et l'on citait une enfant de quatorze ans qui avait six Argentins pour amants, lesquels en usaient à tour de rôle, ne lui laissant, d'un commun accord, qu'un jour de repos hebdomadaire.

Le dimanche, c'était l'invasion des gens de maison, délaissant les flonflons du bal de l'avenue de Wagram (que Jean-Loup Forain appelait la « bonichestrasse »). Pour ces messieurs et dames de maison bourgeoise,



l'orchestre jouait spécialement un quadrille des lanciers, qui avait le don de faire s'esclaffer les affranchis.

Il y avait aussi à la « Galette » une variété singulière : les petites folles, dont on n'avait jamais su comment elles se procuraient le strict nécessaire pour ne pas mourir de faim, étant donné qu'elles ne s'adonnaient à aucun travail rétribué et que, d'autre part, elles ne se montraient qu'aux bras des gigolos désargentés.



Ces petites folles, qui ne vivaient que dans les bals et se nourrissaient presque exclusivement de cafés-crème, ne connaissaient qu'un moment pénible dans la journée : c'était de sept heures à huit heures et demie (du soir, bien entendu, car le matin elles restaient au lit), lorsque toutes les salles de danse étaient fermées pour le balayage. Elles se promenaient alors deux par deux de la rue des Abbesses à la place Pigalle, et c'était bien le diable si elles ne rencontraient pas une petite copine qui venait d'hériter, ou un petit camarade « plein aux as », qui leur offrait un chausson aux pommes chez le pâtissier de l'avenue de Clichy, ou un sandwich à « Cyrano ».

Le Moulin d'avant guerre était le carrefour où s'élaboraient et se déterminaient les avenir féminins de la Butte et de bien d'autres quartiers de Paris. Suivant le standing du premier danseur qui la ferait tourner en cadence, l'arpète en rupture d'atelier qui débutait sur le parquet ciré du

Moulin, on la retrouverait, six mois après, déambulant, ridiculement fardée, sur le boulevard extérieur ; ou bien elle disparaîtrait pour toujours, épousée devant M. le maire, par quelque futur chef de rayon au « Petit-Saint-Thomas » ; ou encore elle reparaitrait un beau soir rue Lepic, luxueusement fringuée et emperlousée, devenue par la grâce d'un commanditaire, la maîtresse de maison épanouie d'un petit entresol de la rue Marbeuf, voire d'un petit hôtel du quartier des Ternes ou de Neuilly.

Dans la cage aux verts barreaux du Moulin, toutes ces belles petites aux costumes bariolés évoquaient par leur piaillage ininterrompu les volières où d'insouciantes et fragiles oiseaux volètent sans cesse de la barre au trapèze. Et c'était bien de petits oiseaux, se bécotant, se chamaillant, s'envoyant des coups de bec, remerciant, se brouillant derechef, mais, en dépit de toutes les apparences, tombant d'accord finalement pour se défendre contre l'ennemi : l'homme, amant de cœur ou entreteneur.

Il y avait la même Odette qui faisait l'importante, allait, venait, serrait des mains, baisait des bouches, dansait la valse, promettait la polka, refusait la scottisch à un négrillon en pantalon à carreaux ; se jetait au cou d'un inconnu accompagné, en hurlant : « Ah, voilà mon amant aimé ! Toi, ici avec une femme ? Tu veux donc la faire mourir ta gosse ! » ; qui se faisait passer pour lesbienne pour être à la page et qui, comme Clemenceau, et sans doute pour la même raison, n'enlevait jamais ses gants gris.

Les chapeaux se prêtaient et se rendaient, les intrigues s'amorçaient, les liaisons se nouaient et se dénouaient, et tous les drames de l'amour se jouaient invariablement aux W.-C., sous l'œil bienveillant de Maman, dame des lieux. On disait aussi Maman Caca, mais le terme tout simple de « Maman » était plus généralement employé.



Avec son minuscule chignon et son châle noir, Maman, imperturbable et sereine, assistait à toutes les comédies et tragédies que peuvent se jouer chaque soir mille danseurs et mille cavalières déchaînés. Et Auguste Debray savait si bien cet humble lieu le point géométrique de toutes les intrigues de son turbulent petit monde, que c'est dans l'antichambre des lavabos qu'étaient ostensiblement affichés aussi bien les ukases de la direction que l'annonce des nouvelles importantes de Montmartre et de Paris. C'est ainsi que toutes les petites femmes se bousculèrent un soir pour lire certain fait-divers découpé dans le *Petit Parisien* et suivi de commentaires appropriés, dont le titre était : « Encore deux morts à Montmartre par la coco. »

Chez Maman, la petite gazette parlée ne chôrait pas ; grande nouvelle : Jeannine était partie avec l'amant de Renée, un petit vendeur du « Soldat Laboureur » qui l'avait emmenée à Montrouge, c'est-à-dire en exil. Et voilà que Renée avait juré de tuer le ravisseur. Mais Jeannine était revenue à Montmartre, repentante et déçue, et, après une entrevue pathétique,

Jeannine et Renée, dégoûtées des hommes, avaient décidé de se mettre en ménage.

Et Riton, la mystérieuse Riton, un jour qu'elle avait un peu bu, n'avait-elle pas été expulsée du Moulin, *manu militari*, avec interdiction de se représenter. Lorsque Debray tout de même, se laissa attendrir, quelle foire, mes amis ! « Toutes les copines, toutes la Butte était là, voui, mon cher, pour fêter mon retour, et en quelque sorte ma réhabilitation. »

Les grands galas de l'année se déroulaient à l'occasion de la Sainte-Catherine, du Mardi gras, avec invasion de Pierrots, de Colombines, d'Andalouses au sein bruni et de travestis ridicules, et du 14 juillet. Traditionnellement, c'est une de ces trois nuits-là que les jolies filles jetaient leur bonnet par-dessus le vieux Moulin. Mais la Sainte-Catherine battait de loin tous les records.

Ces soirs-là, on bissait, trissait, le refrain mayolesque du « Gentil coiffeur », qu'un diseur lançait au porte-voix :

*Les cheveux frisés, la bouche en cœur*

*Ah ! qu'il est gentil le p'tit coiffeur.*

*Epingles par-ci,*

*Epingles par-là,*

*Fait bouffer ceci,*

*Fait relever ça !*

*Il sait donner de sa douce main*

*Des petites frictions qui font du bien,*

*Et dans la coiffure*

*Fait des fioritures*

*Avec son p'tit fer*

*En l'air !*

ainsi que la populaire « Marguerite », joyeusement reprise en chœur par toute la salle, avec accompagnement de petites cuillères sur les soucoupes :

*Si tu veux... faire mon bonheur,*

*Marguerite, Marguerite !*

*Si tu veux... faire mon bonheur*

*Marguerite, donne-moi ta fleur !*

Je papillonnais de la brune à la blonde, lorsqu'une nouvelle venue attira mon attention.

Ce mannequin de la rue de la Paix, dont j'avais remarqué les toilettes tapageuses, tranchait par son allure décidée et pour tout dire son arrogance sur le lot de petites femmes du Moulin. Elle s'appelait Martine.

C'est par une intervention à la Don Quichotte que je me signalai à sa bienveillance. Elle entendait choisir ses danseurs, et comme un barbeau à moustaches en croc, dont elle avait repoussé l'invitation à la valse, se mettait en posture de la calotter, je crus bon de me précipiter au secours de cette faible femme. Il s'en suivit une petite bagarre dont je sortis avec une bosse au milieu du front, tandis que l'œil gauche de mon adversaire s'ornait d'un superbe coquard, mi-tomate, mi-aubergine. Dieu merci ! on « séparait » au Moulin, et l'instant d'après, encadrés par MM. les inspecteurs, nous nous trouvions assez penauds, dans le bureau du grand patron, M. Debray, en vue de la semonce accoutumée. Rappel des séances pas si lointaines chez le proviseur...

— Vous êtes deux gentils garçons, déclara le juge suprême, dont nous savions que la décision serait sans appel, et voilà que vous vous torchez en plein bal comme deux chiffonniers ! Je ne veux pas de ça chez moi, entendez-vous ! Si vous ne vous réconciliez pas sur-le-champ, je me verrai obligé de prendre des sanctions et de vous retirer votre carte !

C'était la punition exemplaire. Les habitués du Moulin payaient quarante sous la carte d'abonné qui leur donnait l'entrée gratuite *pour l'année*, galas compris !

Mon adversaire moustachu frémit sous le coup de cette terrible menace et, me tendant spontanément une main molle, il eut l'élégance de proclamer qu'il considérait l'incident clos. Magnanime, M. Debray nous renvoya dos à dos.

Comme je réintérais la salle de bal, Martine se précipita dans mes bras, s'enquit de mes blessures et me jura illico un amour éternel.

Quelques coups de poing donnés et reçus allaient changer subitement le cours d'une existence jusqu'alors vouée aux plaisirs plutôt qu'à une passion unique. Car la femme pour qui j'avais, par hasard, risqué un pochon, allait considérer de son devoir de se consacrer désormais intégralement à mon bonheur.

Finies les bonnes rigolades, les feuilles d'artichaut désinvoltement détachées, l'imprévu exquis des aventures galantes et l'insouciance du

gigolo : j'allais être illico catalogué dans la catégorie des « hommes mariés ». J'étais aimé !



Les débuts de cette liaison furent charmants. Je mis d'abord une certaine bonne grâce à me laisser adorer. Dans les lieux publics, l'ostentation d'un débordant amour me gênait bien un peu par ses transports, mais je m'habituai assez rapidement à trouver cette passion normale et proportionnée à mon mérite. Par des baisers et des caresses presque continuels, Martine entendait ne laisser personne en doute sur l'énormité de sa passion. C'était assez flatteur et je m'installai dans le rôle de pacha.

Souvent nous allions dîner dans un bouchon de la place du Tertre, le « Coucou » tenu par un ménage d'Italiens, où pour une petite thune on se tapait gentiment la cloche avec minestrone, escalope au parmesan, poulet sauté, spaghettis, chianti lampant et tout, et tout. Si la cuisine était honnête, le service ne laissait pas d'être familial. Une fois que je rouspétais à propos d'une portion, le bambino de la maison, haut comme un fiasco de chianti me lança : « Toi si tu ne la fermes pas, j' vas le dire à maman et c'est rare si elle t'enlève pas le derrière. » Charmant enfant d'une si aimable spontanéité, et qui a dû certainement faire fortune par la suite dans la restauration, vu ses dons de réceptionniste.

Ensuite nous allions, bien sûr, faire un tour de valse au Moulin, puis nous expérimentions tour à tour les garnis voisins. Il nous était difficile, après avoir passé une nuit dans un hôtel, d'y retourner car Martine, qui aimait comme on fait une révolution, se faisait sans cesse rappeler à l'ordre par les voisins à grands coups de poing dans les cloisons : « Alors, quoi, y a pas moyen de dormir, ici ? C'est pas d' l'amour, c'est de la rage ! »

Une bacchante, une vraie bacchante déchaînée et jamais rassasiée. Comme disait Pélissier d'une femme de feu : « Faut pas y en promettre, faut y en f... du sport ! » Et parfois l'envie me prenait de chanter ce couplet à la mode :

*Ah ! tu me tues, tu m'tues, mon loup  
J'sais pas c' que tu m'fais, c'est fou, c'est fou  
Oui j'en veux de ce petit homme-là...  
Je lui répons : « J'sais pas s'il en rest'ra ! »*

Martine avait d'ailleurs des notions absolument erronées sur la limite des capacités masculines : lorsque je la quittais, la tête vide et les jambes flageolantes, elle me murmurait, en se collant à moi une dernière fois, avec l'accent de la supplication :

— Jure-moi que tu ne vas pas voir une autre femme ?



## MARTINE

**J**E m'aperçus assez rapidement que Martine, sans être exactement la femme fatale, célébrée par les romans-feuilletons, attirait automatiquement, à la façon des aimants, les brouilles, les éclats et les bagarres.

Martine me soupçonnait, sans arrêt, des plus noires trahisons, me prêtant des relations coupables avec toutes les femmes que nous rencontrions. Elle publiait d'ailleurs, avec une telle véhémence, mes extraordinaires mérites que toutes ses amies se montaient le bourrichon à mon endroit. C'est une curieuse faiblesse qu'ont certaines amoureuses de vanter si ardemment leur



amant auprès de leurs amies, que celles-ci ne peuvent résister à l'envie de goûter, elles aussi, d'aussi sublimes extases. Martine intoxiquait à tel point toutes les femmes qu'elle rencontrait, que j'étais parfois obligé de jouer les Joseph, pour décliner les plus pressantes invites.

Quand je sortais avec Martine, je n'osais plus lever les yeux au restaurant ou au spectacle, ni regarder une personne quelconque du sexe, tellement j'étais sûr qu'une scène épouvantable allait éclater. Et lorsque j'esquissais un tout petit geste d'indépendance, l'argument suprême de ma maîtresse, c'était :

— Si c'est comme ça, je vais tout dire à ta famille.

— Et qu'est-ce que tu diras à ma famille, s'il te plaît ?

— Que tu me trompes abominablement.

— Je ne te trompe pas. Mais qu'est-ce que tu veux que ça fasse à ma famille que je te trompe ?

— C'est bien ce que nous verrons ! s'écriait Martine avec un sourire entendu.

Puis après s'être remis du rouge à lèvres, elle ajoutait :

— Si tu ne te sentais pas coupable, voudrais-tu m'expliquer pourquoi tu as si peur que j'aie voir tes parents ?

— Je n'ai pas peur : cette démarche me paraît simplement incongrue.

Voilà qu'il me traite de grue, éclatait-elle, après tout ce que j'ai fait pour lui !

— Permets...

— On a bien tort de se dévouer, de se donner toute à un seul ! enchaînait Martine, tous les hommes sont bien les mêmes, aussi ingrats, aussi mufles... Moi qui rate ma vie parce que je ne puis pas me partager !



La scène — Dieu merci — finissait en crise de larmes, sinon en crise de nerfs et j’attendais la prochaine pour défendre une fois de plus l’accès de l’austère demeure du « pater familias ».

Le cas de Martine relevait d’ailleurs assez nettement de la psychiâtrie, sinon de la simple douche : Un jour que nous étions ensemble dans un taxi et qu’elle entamait une nouvelle tranche de reproches, je ne trouvai rien de mieux pour lui couper le sifflet que d’ouvrir la portière en disant : « Tu l’auras voulu ! » et de me jeter de la voiture, qui roulait à bonne allure. Je tombai sur le derrière, sans me faire aucun mal et rentrai tranquillement chez moi.

Le lendemain, je rencontre Martine au Moulin ; elle est en grand deuil, l’air égaré :

— Vous savez la nouvelle ? me dit-elle : Jean est mort !

— Quel Jean ?

— Jean mon amour. Il s’est jeté d’une auto en marche !

Impossible de l’en faire démordre. Le deuil dura deux jours. Le troisième, elle avait complètement oublié ma triste fin et nous dînions joyeusement à « l’Ane Rouge », invités par un de mes camarades de licence, Pierre Poitou.

Il y a des gens qui éprouvent un plaisir sadique à vous ouvrir les yeux sur vos infortunes, et en particulier veulent être les premiers à vous apprendre que vous êtes cocu. Poitou était de ceux-là.

Martine, après avoir fait trois scènes pendant le dîner, éprouva le besoin, au café, d'aller se refaire une beauté. C'est le moment que choisit Poitou pour me faire entendre quelques vérités :

— Mon cher, me dit-il, j'avoue que je ne vous comprends pas. Vous vous laissez mécaniser par cette petite femme... Or, les scènes de jalousie que vous fait cette hystérique ne seraient acceptables que si sa conduite à elle...

— Que voulez-vous insinuer ?

—... était irréprochable.

— Et ce ne serait pas le cas, d'après vous ?

— Mais, mon pauvre ami, vous êtes la risée du public ! Martine est collée avec Danger, la basse-chantante de l'Opéra-Comique. Elle adore ce cabot. C'est officiel !

Comme il disait ces mots, Martine réapparut, remaquillée, repomponnée, toute pimpante, adorable.

J'ai la rage assez froide. Je fixai Martine, bien dans les yeux :

— Sais-tu ce que vient de m'affirmer mon ami Pierre Poitou, ici présent ?

— Non, mais je ne vais pas tarder à l'apprendre...

— Eh bien, éclatai-je, en renversant sur la table une bouteille de fine Napoléon, il prétend que tu es la maîtresse d'un certain Danger !

Martine ne pâlit pas, ne s'évanouit point, n'éclata pas en sanglots : sans sourciller, elle répliqua du ton le plus ingénu :

— J'ignore totalement ce monsieur.

— Alors Poitou serait un calomniateur, doublé d'un menteur ?

— M. Poitou est, en effet, un menteur, dit Martine, et de plus un vilain bonhomme. Il essaie de se venger de moi, parce que j'ai repoussé ses sales avances !

La stupeur se peignit sur la face de Poitou :

— Il faudrait tout de même savoir, mon cher, si entre la parole d'un homme tel que moi et...

— Mon cher, coupai-je, entre le plus ancien de mes amis et une maîtresse — quelle qu'elle soit — je n'hésiterai jamais : je choisirai toujours la maîtresse !

Voyant Martine me sauter au cou, Poitou se leva, nous salua froidement et avec l'air d'un homme qui a fait son devoir jusqu'au bout, s'en alla, oubliant, dans son émotion, de régler l'addition.

Quelques jours plus tard je devais avoir une autre révélation.

Comme je grimpais le raidillon de la rue Tholozé, je fus abordé par un individu en casquette, enveloppé dans un large carrick à carreaux, qui me pria de lui accorder quelques instants d'entretien.

L'homme me déclara, d'une voix altérée, qu'il était depuis plusieurs années l'amant d'une jeune fille qu'il avait amenée de son pays à Paris et qui n'avait cessé de lui donner des preuves journalières de l'amour le plus éclatant : cette maîtresse adorée s'appelait Martine !

Il ajouta qu'il avait été averti que je lui faisais la cour et, avec courtoisie, mais fermeté, il me somma d'avoir à ne plus l'importuner !

J'étais assez estomaqué. Je demandai à cet individu son état civil. L'homme me dit son nom et ajouta qu'il était le chauffeur particulier d'une personnalité politique très en vue.

Je ne manquai point de mettre Martine au courant de cette entrevue. Elle ne nia pas les faits, et m'expliqua qu'il s'agissait d'un ancien ami auquel elle désirait ne pas faire de peine, mais qu'elle n'aurait qu'un mot à dire pour faire rentrer dans l'ombre ce Ruy Blas défraîchi.

J'étais un tantinet défrisé. Mais l'avenir me réservait d'autres surprises.

\*

Je me remettais à peine de ce déplaisant incident, lorsque je reçus une lettre écrite dans le plus pur style diplomatique et qui me laissa perplexe : elle était signée du nom d'un sénateur et ce politicien était précisément le patron du mécanicien-chauffeur qui m'avait fait des remontrances au sujet de Martine !

*Monsieur,*

*Il ne me sied point de me faire le censeur de votre effervescente jeunesse. J'estime toutefois de mon devoir — aussi bien que de votre intérêt — de vous indiquer qu'il serait préférable pour vous de ne point vous acharner à telle conquête qui ne pourrait vous apporter que d'assez sérieux*

*désagréments. Je veux croire que vous êtes un galant homme et il me serait agréable que vous ayez à cœur de ne point persévérer dans une entreprise dont une personne à laquelle vous voulez sans doute du bien, ne pourrait que pâtir dans ses intérêts immédiats.*

*Veillez agréer, etc.*

Le jour même, j'informai Martine de cette mise en demeure assez singulière. Elle me répliqua sans ambages :

— Mais voyons, Jean, c'est mon vieil ami dont je t'ai si souvent parlé ! Il est parfait, il ne me touche même pas. Seulement il se croit obligé de jouer les jaloux : à son âge crois-tu ! Ne tiens aucun compte de ses sermons à la mords-moi-le-doigt, et ça fera la rue Michel !

Quelques jours plus tard, dans le centre d'informations montmartroises, c'est-à-dire aux lavabos du Moulin, j'entendis deux femmes échanger des potins :

— Martine, mais non, elle n'est plus avec Danger, disait l'une, elle cavale après un danseur mondain du « Grelot ».

— Ah ! dis donc, répliquait l'autre, si jamais son boxeur l'apprend, qu'est-ce qu'il va lui mettre dans le buffet !

Du coup, mes illusions, qui jusqu'alors repoussaient comme la queue des lézards, s'évanouirent définitivement et je ne posai plus aucune question indiscrete à ma maîtresse.

Une après-midi, nous étions allés en bande danser à Robin-son. Il y avait, côté des hommes : Dupont-Crancy, rejeun des sardines du même nom, un petit danseur du Moulin qu'on appelait le duc d'Orléans (parce qu'il s'appelait Leduc et était natif d'Orléans) et qui disait toutes les dix minutes : « Eh bien, moi j'en ai fusillé pour moins que ça. » Côté des dames : Martine, habillée d'une sorte de jupe-culotte cerise et une de ses camarades de cabine, un superbe mannequin, modèle grand châssis, du nom de Raymonde, assez prétentieuse et qui « le faisait à la femme du monde ».



Vers sept heures du soir, comme nous remontions la côte à la recherche d'un restaurant, nous croisons sept ou huit gaillards à mine patibulaire, une équipe de ces frappes de banlieue, spécialistes du cambriolage de villas et de l'attaque nocturne.

L'un d'eux lance un « vanne » en passant à la hauteur de la grande Raymonde :

— Ah ! vise-moi la Tour Eiffel !

— Une Tour Eiffel qui vous emmerde, répliqua notre femme du monde, du tac au tac.

Et comme le mec s'approche, elle te lui flanque une formidable paire de claques. Dans l'instant toute la tierce nous tombe sur le râble. Le premier assaillant prend son élan comme s'il partait pour un cent mètres et fonce, tête baissée sur moi : mais vu ma taille, le « coup de tronche », au lieu de me toucher au « plexus solaire », m'arrive dans le nombril ; je rentre instinctivement le ventre et quand le type se relève, je lui envoie, de haut en bas, un formidable coup de poing sur le sommet de la tête qui l'étend raide, pour le compte.

Mais le duc d'Orléans a été assommé et j'ai tous les autres sur le dos ; j'ai beau lutter de toutes mes forces, faire valser des corps par-dessus mes épaules, je succombe sous le nombre, et je sens qu'on me « sonne » la tête sur le trottoir.

Lorsque, sur un coup de sifflet, ils s'égaillent brusquement, je suis couvert de sang, mes vêtements sont en loques et je n'ai plus de talons à mes chaussures. Quant au duc d'Orléans, il a le nez aplati et une oreille décollée.

Nous nous apercevons alors que Dupont-Crancy, pendant la bataille, s'était retiré à quelques pas, entraînant Martine et Raymonde.

— Excusez-moi, cher ami, me dit-il. J'admets le duel, mais je ne suis point partisan de ce genre de bagarres. De plus, j'avais un complet neuf, signé de Carette...

Ce cher garçon (qui devait d'ailleurs se faire tuer héroïquement pendant la Grande Guerre, parce qu'il était alors en service commandé) eut tout de même le bon goût de nous inviter à dîner dans un restaurant de luxe, où, après qu'on eut pansé les plaies du duc d'Orléans et les miennes, nous ne manquâmes pas, par vengeance, de commander les plats les plus chers.



Pendant le repas, qui fut très gai, je remarquai que Martine, sollicitée de découper la volaille, aiguisait, fort longuement, un grand couteau de

cuisine. Et, à la sortie du restaurant, elle sortit brusquement cette lame qu'elle avait dissimulée dans son corsage et la brandit, en se précipitant sur la grande Raymonde, en s'écriant :

— Il faut qu'une de nous deux disparaisse !

Le duc d'Orléans qui se trouvait derrière elle, la saisit heureusement à bras-le-corps. Martine désarmée piqua sa coutumière crise de nerfs, tandis que Raymonde très émue, rendait son dîner, avec l'assistance du duc d'Orléans. Le retour à Paris fut morne.

Cette après-midi mouvementée eut une conséquence imprévue : elle me débarrassa de mon amante. Car Martine ne me pardonna pas d'avoir pris la défense de la grande Raymonde et de m'être fait assommer pour elle.

Quant au grand châssis, qui avait déclenché la bagarre, il feignit désormais de ne plus me connaître :

— C'est des garçons impossibles, lui et ses copains confiait-elle aux amies du Moulin. Pour un oui ou pour un non, ils se tabassent en pleine rue ! Une personne qui se respecte ne peut pas sortir avec des voyous pareils.





## ANGÈLE

**C**'EST Angèle qui me fit connaître les bals-musettes.

Angèle qui, suivant les jours, s'appelait aussi Yvonne ou Andrée, était une délicieuse enfant de vingt ans, en cheveux, avec un sourire angélique. Elle était sans profession. Comme je lui demandais si elle ne cherchait pas aventure en se promenant perpétuellement par les rues, Angèle se rebiffa :

— Oh ! mais je ne suis pas ce que vous croyez ! Jamais je n'ai fait le truc ! Seulement, quand un monsieur me suit et me cause, ça serait vraiment malhonnête de ne pas lui répondre, pas vrai ?

Elle avait des données particulières sur la civilité puérile et honnête.

Lorsque nous fûmes une paire d'amis elle me confia :

— La première fois que j'ai couché avec un homme pour de l'argent, tu me croiras si tu veux, j'ai pleuré comme si j'avais commis un crime !

Je la soupçonnais de ne pas manger très régulièrement. Chez le pâtissier, elle interrogeait timidement :

— Tu permets que j'en prenne un second ?

Mais lorsque la pâtissière lui disait : « Attendez madame, je vais vous remettre du rhum sur votre baba », il y avait dans son sourire une petite nuance d'orgueil : « Madame ! »

Elle portait un chandail épinard, un tour de cou rose et des bouffettes à ses Richelieu, qui avaient été vernis : elle buvait du « Raspail » et se curait soigneusement les ongles avec un couteau à cran d'arrêt.

C'était une authentique ingénue, beaucoup moins marquée de son labeur spécial que si elle eut été brunisseuse ou piqueuse à la machine, et uniquement exaltée par le plaisir de la danse, où elle excellait.

En sa compagnie, je fis des virées dans tous les petits musettes de quartier, de la rue Didot à la rue de la Smala, de la rue de Vienne au passage Châtelet, et du « Myrrha » au « Jessaint ».

Ce dernier établissement avait hérité des fines équipes du fameux bal du « Sabot », de la rue de la Chapelle, que la police avait fermé à la suite de rixes journalières entre les équipes rivales du « Barbès » et de la « Villetouse ».

— Au « Jessaint », me disait Angèle, il y a bien de temps en temps un coup de lame ou un coup de pétard, mais à part ça, c'est un vrai bal de famille.

A cette époque la mode n'était pas encore de se rendre rue de Lappe, dans une Packard huit cylindres, et en tenue d'Opéra. Nonobstant, pour escorter Angèle, je ne me croyais pas obligé de me grimer en terreur, ni de me tatouer sur le front : « Enfant du malheur » ou « Tout me fait rire », pour faire croire que je débarquais de Douéra, Bossuet ou autres Biribis africains. J'enlevais simplement col et cravate, ce qui suffit à donner à n'importe quel gentleman l'apparence d'une effroyable frappe. Je gardais toutefois le bouton de col, qui fait plus habillé.

Angèle me fit aussi connaître les grands bals du « milieu » aux orchestres renommés où, de tous les quartiers de Paris, les fins danseurs venaient guincher à jour fixe.

Aux « Gravilliers », près du Sébasto, cher à Charles-Louis-Philippe, le café-comptoir était séparé de la salle de bal, à hauteur d'homme, par une demi-cloison de volets marrons aux petits portillons claquants. Une serveuse d'une exceptionnelle obésité et toujours en sueur apportait les

rafraîchissements — diabolos ou picolos — et cette femme colosse, aux cent soixante kilos bien pesés, tenait tête à tous les malabars du Topol, « Gégène des Graves » compris. Elle ne posait les verres sur la table qu'une fois le billon lancé dans sa sacoche de cuir, et, à tout rouscailleur, désignait de l'index, sans mot dire, un de ces avis dont la syntaxe fit chavirer le cœur de MM. Abel Hermant et André Thérive : « On paye en servant. »

Dans le passage Thierré, parallèle à la rue de Lappe, « Le Petit Balcon », réunissait la fine fleur des mauvais garçons de la Bastoche et leurs compagnes, non loin de cette place de la Roquette où cinq dalles de pierre blanche marquent l'emplacement de la mécanique à Deibler, surnommée de ce fait « l'Abbaye de Cinq-Pierres ». La ruelle, mal pavée et peu éclairée, était passablement sinistre et paraissait appropriée aux règlements de compte de ces messieurs-dames.



Angèle, un soir, retrouva au « Balcon » une ancienne copine aux cheveux rouges.

— Je ne fraye plus au « Jessaint », nous confia-t-elle, ce n'est pas notre monde. On se salit en fréquentant des gars comme ça.

Puis, craignant peut-être de m'avoir blessée, elle ajouta :

— Au moins vous, vous êtes à peu près convenable !

Comme elle disait ces mots, un corsico borgne dont le cou largement dégagé s'ornait du classique tatouage : « Suivez le pointillé », s'approcha et l'invita d'un simple doigt levé :

— Avec plaisir, monsieur, fit cette difficile, en se levant avec précipitation.

Rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, presque en face de l'Ecole Polytechnique, le « Bal de la Montagne » s'enorgueillissait d'un accordéoniste qui devait devenir célèbre. S'ils ne portaient plus la blouse, ni ces casquettes à trois ponts dites Grivel, que croqua Steinlen, les habitués restaient fidèles aux chaussons qui leur permettaient de filer plus souplement les « javas ». Parfois débarquait de quelque Tatahouine un bataillonnaire, en perm' ou en convalo, avec sa viscope cassée à jugulaire tressée et ses épaulettes vertes et rouges. Le joyeux avait la cote d'amour dans le milieu : non seulement les ménesses se l'arrachaient pour le tour de valse, mais il lui fallait faire honneur à d'innombrables tournées, car suivant une tradition populaire, le soldat en aucun cas ne doit payer son écot, et un bat' d'Af' vaut dix réguliers.

« L'Alca », enfin, avenue de Choisy, à deux pas de la place d'Italie, n'avait pas sacrifié à la mode de l'accordéon. Son orchestre était resté de cuivres, comme ceux des grands bals de banlieue et son décor désuet, blanc et bleu, avec un promenoir cerné de petites balustrades, perpétuait l'époque des fameux « bals de vaches », célébrés par Jean Lorrain et peints par Bottini.

Si les bons bourgeois imaginaient que ces établissements étaient le théâtre de chahuts échevelés, ils se trompaient étrangement. Non seulement s'était perdue depuis bien des années la tradition du cancan des bals de barrière où les filles, levant la jambe à la hauteur de l'œil, découvraient des dessous douteux ; mais encore la plus stricte correction ne cessait de présider aux ébats chorégraphiques de la basse pègre parisienne.

Si la danse, dans le milieu d'avant-guerre, n'était rien moins qu'endiablée, les couples paraissaient accomplir une sorte de rite mystique,

et il ne faut pas oublier qu'une politesse particulièrement affectée était de mise chez les escarpes.

C'est assurément dans la fréquentation des apaches que le consciencieux philologue que j'étais en Sorbonne avait le plus de chance de percevoir quelques échos des préciosités du salon de Mme de Rambouillet : la langue verte n'appelait-elle pas la denture « le mobilier », alors que les Précieuses disaient : « l'ameublement de la bouche », et n'est-ce pas ce « milieu », très fermé — assez comparable au faubourg Saint-Germain — qui imagina de dire, non plus : « Excusez-moi ! », mais : « Excusez-moi si je vous demande pardon » ?...

Non seulement les bonnes manières étaient fort en honneur dans le monde spécial des souteneurs, voleurs et assassins, mais les patrons des divers établissements — bars, bistros ou bals, fréquentés par ces messieurs se montraient particulièrement sévères sur la tenue.



Ne fûmes-nous pas mis à la porte d'un de ces bouges, un jour qu'Angèle s'était oubliée jusqu'à effleurer ma joue de ses lèvres pendant une danse.

— Mon bal n'est pas un meublé ! me déclara noblement le latronpém, qui par ailleurs était en cheville avec tous les monte-en-l'air, les tireurs et les dégringoleurs de pantès de sa fidèle clientèle, mais n'admettait point que l'on badinât, dans son coupe-gorge, sur le chapitre de la décence.

Le protocole d'ailleurs a toujours été beaucoup plus strict au musette que dans les bals petits-bourgeois et les soirées du grand monde, où une simple présentation autorise le premier venu à se frotter au ventre de n'importe quelle dame. Dans les bals de bandits, une personne accompagnée, d'après l'étiquette adoptée, ne devait en aucun cas accepter de danser avec un autre mâle que son légitime.

J'en fis l'expérience un jour que je commis au bal de « l'Alca » une incorrection de ce genre — véritable « faute du monde ».

La jolie Angèle avait brusquement fait le plongeon, disparu sans laisser d'adresse ; mais l'habitude était prise et sous le, prétexte de retrouver ma charmante, je continuais à courir les bastringues.

Un jour que j'étais attablé avec un caïd de la Butte-aux Cailles, Bébert l'Algérien (tous les anciens de l'infanterie légère d'Afrique ont le droit au sobriquet d'Africain et d'Algérien), je remarquai une fraîche et jolie fille, coiffée à la chien avec des rouleaux sur les oreilles, qui dansait avec une étonnante maestria l'« aéro » — danse renouvelée du numéro des derviches-tourneurs — et je priai Bébert de « m'affranchir » sur cette attrayante personne.

— C'est la plus belle femme du milieu parisien, me dit simplement Bébert. J' te vas présenter.

Et lorsque la bergère passa à sa portée, il la harponna et fit cérémonieusement les présentations. Sur l'expresse recommandation de Bébert, la plus belle femme du milieu parisien voulut bien m'accorder la « prochaine ».

Mais, lorsque après la valse, ayant posé quelques jalons auprès de sa beauté, je me rassis à notre table, je vis soudain le visage de Bébert l'Algérien exprimer une certaine contrariété. Dans le même temps, je sentis, sous le coup d'une pichenette, mon chapeau me tomber sur le nez. Je me retournai en me levant et me trouvai face à face avec un mec, petit mais costaud, tel Bubu-de-Montparnasse, avec un teint blême, un melon très grand, un costard sombre et un chandail sang-de-bœuf.

J'avais à l'époque un certain esprit de décision et je savais, par expérience, qu'il faut toujours frapper le premier. J'envoyais donc au provocateur un direct dans l'estomac que je doublais d'un crochet au menton. Il alla rouler à cinq pas, je marchais sur lui et comme il se relevait, je continuais à « le « suivre », comme disent les boxeurs, en le frappant de toutes mes forces.

Eu égard à mes quatre-vingt-treize kilos, le bougre encaissait pas mal, et nous arpentâmes ainsi, l'un tapant sur l'autre, toute la longueur du promenoir. Mais soudain se sentant en état manifeste d'infériorité, l'homme sortit vivement de sa poche une lame. Je fis un pas en arrière, en saisissant dans ma poche de veston mon rigolo.

Sans doute les cipaux de l'entrée flairèrent-ils quelque incident, car ils firent mine de s'approcher, mais immédiatement, tandis que l'orchestre entonnait bruyamment la polka des bébés, tous les mecs environnants effectuant la classique manœuvre du « tourbillon », se précipitèrent entre nous et séparant les adversaires par un mouvement de foule spontané, noyèrent et annulèrent la bagarre aux yeux des autorités.

Lorsque j'eus regagné ma place et qu'un brigadier vint aux renseignements, je lui répondis qu'il ne s'était rien passé du tout.

Mais Bébert l'Algérien ne l'entendait pas de cette oreille. « Que j'aie sonné ce petit merdeux, c'était parfaitement régulier », mais il n'en restait pas moins que la môme m'avait été présentée par lui, Bébert, et qu'un caïd de la Butte-aux-Cailles ne pouvait admettre qu'un infime barbillon à peine tatoué et qui n'avait certainement pas appartenu aux glorieuses troupes d'Afrique, entendît faire la loi dans un de ses fiefs incontestés. Une telle incorrection, un semblable « vanne » ne pouvait être lavé que dans le sang.

En vain essayais-je de faire entendre à ce vrai-de-vrai que mon honneur était parfaitement satisfait et que la pichenette à mon chapeau me paraissait très suffisamment payée par la petite correction infligée, Bébert n'en voulut point démordre et m'annonça qu'il entendait « prendre mes crosses » et mettre au soleil les tripes du petit mal élevé, qui après l'algarade s'était d'ailleurs éclipsé.

— Je l'ai belle avec lui, me dit Bébert, en me donnant rancart à seule fin de me rendre compte des suites de cette affaire.

Deux jours plus tard, je me rends au rendez-vous fixé au café des « Mousquetaires », au coin de la rue de la Gaîté et de l'avenue du Maine. Je



n'y trouvais point l'Algérien, mais un de ses lieutenants, Gilbert-les-petits-yeux, appelé aussi Cuisse-de-mouche en raison de sa taille exiguë.

Il me renseigna sur l'affaire : Bébert avait groupé le petit mec à la sortie d'un bar de la Glacière et l'avait proprement « assaisonné ». L'imprudent était à l'hosto et il était bien possible qu'il n'en sortît que les pieds devant.

J'avoue qu'en apprenant ce petit drame, les remords ne m'assaillirent pas : j'étais même assez fier de me voir figurer en simili-prince Rodolphe dans un épisode renouvelé des *Mystères de Paris*. Gilbert-les-petits-yeux ajouta que l'intrépide Bébert avait malheureusement écopé d'un petit coup de rallonge dans la cuisse et qu'il se faisait soigner chez lui, à seule fin d'éviter les indiscretions.

Avec beaucoup de tact, Gilbert me laissa enfin entendre que mon protecteur aurait du fait de sa blessure quelques frais imprévus, auxquels il me serait sans doute agréable de participer.

J'étais un tantinet déçu, je l'avoue, de voir intervenir dans toute cette chevalerie une mesquine question d'argent : mais lorsque j'appris que les prétentions de Bébert pour les soins médicaux se bornaient à une pièce de cent sous-six francs, je trouvais que vraiment l'on avait tort de se plaindre de la vie chère et que, place d'Italie, l'assassinat par procuration restait à des prix très abordables.

Si j'avais eu quelques menus remords, ils se seraient promptement dissipés : en effet, passant une après-midi, à quelques jours de là, devant la terrasse du café des « Mousquetaires », j'aperçus, attablés à l'intérieur, le farouche Bébert l'Algérien et son pote Gilbert-les-petits-yeux qui trinquaient fraternellement avec le petit mec au chandail sang-de-bœuf, sous l'œil candide de la plus belle femme du milieu parisien.







## FRÉDÉGONDE

**C**'EST dans *La Tour de Nesle*, au théâtre de Belleville, que j'eus la révélation de Frédégonde. Elle jouait Marguerite de Bourgogne — « Belle nuit pour une orgie à la Tour ! » — avec une noblesse et une frénésie incomparables. Sur les registres de l'Etat civil, Frédégonde s'intitulait Genou (Madeleine).

Tout à fait emballé après le pathétique tableau du cachot — « En ce temps-là, la Bourgogne était heureuse » — je résolus de tenter l'approche de la grande interprète du mélodrame qui fit pleurer tant de générations de Margots modernes dans les théâtres de quartier.

J'avais eu l'occasion de rencontrer, dans une salle d'armes, Winter qui jouait ce soir-là Buridan — et les autres soirs, tous les ferrailleurs du répertoire — et je pouvais compter sur lui pour une présentation en règle.

Il me suffit de déclarer à Winter (le soir grand premier rôle de cape et d'épée, et dans la journée maître d'armes au cachet) que je n'avais pu l'entendre sans avoir l'irrémissible envie de lui clamer de vive voix mon admiration, pour mettre le bonhomme dans mon jeu. Et c'est, sans lui avoir demandé (pour ne point froisser un amour-propre que je savais chatouilleux) qu'il se trouva amené à me nommer à la Segond-Weber des planches populaires, en me gratifiant même du titre de critique dramatique en renom :

— Monsieur est dans la salle...

Au contraire de certaines actrices auxquelles les artifices du fard et les feux de la rampe donnent le meilleur de leur rayonnement, Frédégonde, surprise entre deux portants, encadrée de l'aboyeur et du pompier de service, conservait sa beauté et son autorité.

Ce qui la distinguait dès l'abord, c'était ce port altier qui manque à tant de personnes *nées* (combien de comtesses authentiques ont l'air de boniches) : ses yeux énormes, que le khol ne faisait que cerner, évoquaient l'étrange regard des divinités égyptiennes ; mais des beautés plantureuses de Rubens ou de Jordaens, elle avait les épaules larges, la gorge abondante et ces fortes cuisses qui ne sont plus de mode aujourd'hui. Hautaine sans arrogance, portant avec aisance la traîne ou les paniers, le hennin ou la tiare, c'était une vraie reine de théâtre et qui ne se laissait aller à dire merde qu'à la dernière extrémité, quand un valet lui marchait sur la queue.

En termes aussi déferents que délirants, je lui fis mon compliment d'humble sujet éperdu d'admiration.

Je savais que les comédiennes ne dînent pas, mais soupent volontiers, et après le spectacle, nous nous retrouvâmes assez naturellement, la belle Frédégonde, Winter et moi, autour d'une choucroute garnie au « Café des Artistes », juxta le théâtre (sonnette de l'entr'acte).

L'apparition de Marguerite de Bourgogne et de Buridan dans ce bar à comptoir, fut chaleureusement accueillie par les habitués qui reconnaissaient avec joie, sous l'habit civil, les talentueux protagonistes de leurs spectacles favoris.

On s'installa dans l'arrière-salle, fort calme, où le petit peuple du quartier jouait à la belote. Sans doute, pour dissimuler sa calvitie, Winter conserva

son chef, un feutre sombre aux ailes énormes ; quant à notre tragédienne, coiffée d'un bonnet à aigrette, environnée de peaux de bêtes et bottée d'écarlate, elle gardait sa superbe : l'attitude de Marie-Antoinette à Varennes, chez M. Sauce, l'épicier-maire du village.

Aux premières bouchées, Frédégonde, monobstant, daigna s'humaniser et les premiers mots qui tombèrent de ses augustes lèvres furent pour demander débonnairement à Winter le montant exact de la recette.

Ce petit trait, assez commun aux gens qui vivent du « cochon de payant » me remémore certain excellent déjeuner où, au temps de Verdun, je me trouvais un jour l'hôte d'un grand comédien, au titre de glorieux permissionnaire, et pendant lequel je n'entendis parler strictement que de cachets et de recettes comparées... Nous ne parlions point des mêmes « feux » !



Je n'ignorais pas que les acteurs, aussi bien que les gens de lettres, auteurs-dramatiques et artistes-peintres, aiment l'encens, et je m'empressai de jeter aux pieds de l'interprète des chefs-d'œuvre populaires une brassée d'éloges hyperboliques. J'allai même jusqu'à affirmer que le Théâtre-Français était impardonnable de ne s'être point assuré le concours d'une aussi prestigieuse artiste ; mais j'eus l'impression que je gaffais et je compris qu'auprès des comédiens des tréteaux populaires, la Maison de Molière ne conservait point le prestige que je lui prêtais.

Avec cette nuance de condescendance qui lui seyait si bien, et tout en pelant une poire suivant les règles, Frédégonde me fit comprendre que la grande tradition du drame n'était entretenue dans son authenticité que par un nombre très restreint de conservatoires, grâce à un fidèle public d'amateurs éclairés, à Belleville, Grenelle et Montparnasse.

Winter, qui jadis avait joué les utilités à l'Odéon, ne pouvait manquer de l'approuver bruyamment.

— Nous comptons que vous viendrez nous voir vendredi dans *Les Trois Mousquetaires*, me dit-il en jetant noblement sur ses épaules une ample cape noire doublée de carmin. J'aimerais aussi que vous me vissiez dans *Le Bossu* lancer : « Si tu ne viens à Lagardère, Lagardère viendra à toi ! » On dit que j'y suis unique.

Puis il ajouta, d'un ton sans réplique :

— Je raccompagne Madame.

Le vendredi suivant, je ne pouvais manquer d'être au premier rang d'orchestre à la présentation (reprise) de *La Jeunesse des Mousquetaires* : Frédégonde jouait la reine ; Winter incarnait avec majesté le futur père du vicomte de Bragelone.

Athos m'agace un peu, je l'avoue, il est trop parfait ; je préfère cette bonne brute de Porthos, dont le rôle, ce soir-là, était malheureusement tenu par un Français moyen, ne dépassant pas 1 m. 65 sous la toise, et affligé d'un bégaiement qui aurait dû l'incliner vers d'autres emplois. Mais Frédégonde était sublime dans la scène des ferrets de diamants.

Malgré mon assiduité, je devais reconnaître au bout de quelques semaines que mes affaires, auprès de cette hautaine personne, n'avançaient guère. Mais le hasard, Dieu merci, se chargea de les accélérer. Winter, qui se maintenait toujours en tiers, soit qu'il appréciât la choucroute, soit qu'il

n'eût point le tact de comprendre mon manège, soit pour telle autre raison que je ne voulais point approfondir, disparut un beau jour, embarqué dans une tournée de province ; et le théâtre affichant une série de mélés en costumes modernes, Frédégonde qui ne jouait strictement que les têtes couronnées, perdit momentanément son emploi.

Elle ne pouvait toutefois manquer d'aller applaudir ses camarades et j'eus licence de l'accompagner, si bien que, abandonnant le parterre, je figurai désormais à ses côtés, au titre de « patito » dans l'avant-scène côté jardin, gracieusement offerte à sa vedette par l'aimable direction : d'où, sensible amélioration dans mon budget et possibilité de faire valoir plus amplement mes qualités de cœur et d'esprit, me trouvant auprès de ma belle la soirée entière.

Je me documentai, près de Frédégonde, sur cette curieuse production dramatique, qui va des *Deux Orphelines* aux *Deux Gosses*, de *Marie-Jeanne ou la femme du peuple* à *La porteuse de pain* et du *Maître de Forges* à *Roger-la-Honte*. Aujourd'hui, je mélange quelque peu les péripéties de toutes ces œuvres passionnantes, mais je crois que c'est « Marie-Jeanne » — si je ne confonds pas — qui provoqua en moi la plus vive émotion avec ses deux derniers tableaux : l'un où l'amoureux exilé, rentrant au village et entendant sonner les cloches, apprend que c'est sa fiancée que l'on enterre ; et la scène finale où l'amant désolé, voulant revoir une dernière fois sa bien-aimée, ouvre le cercueil et voit Marie-Jeanne se lever vivante de son linceul, auréolée par un feu de bengale qu'un machiniste allume de la coulisse.

Bien entendu, je pleurais comme un veau et mon très sincère enthousiasme ne laissait pas d'impressionner très favorablement Frédégonde.

Un soir toutefois, un incident imprévu faillit me faire perdre du terrain dans son cœur. C'était à une fin d'acte de *La fille du garde-chasse* et au passage le plus dramatique : le comédien qui jouait le garde portait un pantalon à pont et il fit un tel effort musculaire pour lancer l'apostrophe définitive à sa fille déshonorée que les deux boutons de sa culotte sautèrent et que son pont, se rabattant sur ses cuisses, découvrit un caleçon à pois ! Toute la salle qui palpitait le plus sincèrement du monde, éclata d'un rire formidable, et je ne pus me retenir de l'imiter.

C'était une faute : Frédégonde, elle, n'avait pas pensé à rire un instant. Car, contrairement à ce que l'on serait tenté de croire, les comédiens qui

connaissent pourtant tous les artifices et toutes les ficelles du métier, vibrent plus profondément que les spectateurs. Ils ne sont pas plus blasés que les professionnels de la critique qui, hormis les cabales, se révèlent fort « bon public » et font des triomphes à des pièces que les spectateurs payants écouteront avec la plus grande indifférence.

A part cette bévue involontaire, je sentais que ces soirées passées aux côtés de ma reine et partageant ses émois, m'avaient rapproché d'elle. Dans les paroxysmes dramatiques qu'elle vivait intensément, Frédégonde ne pouvait s'empêcher de s'infléchir vers moi, de me serrer le poignet, d'abandonner quelque peu d'elle-même à son fidèle chevalier-servant.

J'avais pu me persuader que cette femme, habituée sur les planches à manier le poignard et le poison, à être enlevée, brutalisée et violée et qui exprimait naturellement les passions les plus tumultueuses — de Lucrèce Borgia à Marguerite — une fois son masque tombé, dévoilait dans le privé une sentimentalité toute petite bourgeoise. Sans doute n'aurais-je eu qu'à lui promettre le mariage avec maire, curé et orphéon, pour la voir accéder sur-le-champ à mes vœux.

C'est après une passionnante représentation de *Roger-la-Honte* que la reine, si hautaine et distante à l'accoutumée, me parut être « à point » — dirai-je trivialement — et qu'au cours du dernier entr'acte je me risquai, au bar-fumoir et devant deux cafés-crème, à lui placer une déclaration en bonne et due forme, sans toutefois mettre un genou à terre.

Frédégonde, que j'accompagnai jusqu'à sa porte, voulut bien m'accorder ses lèvres, après avoir tiré la sonnette de l'immeuble qu'elle habitait rue des Pyrénées.

J'entendis bien considérer ce premier baiser non comme un adieu, mais comme une invite. Je la suivis donc sans qu'elle protestât.

A l'entresol, elle mit la clef dans la serrure, m'introduisit. Nous traversâmes une antichambre obscure et je me trouvai soudain dans un petit salon aux meubles désuets, au milieu duquel une très vieille dame faisait une réussite, douillettement installée près d'une salamandre, un bol de camomille à portée de la main.



— Ma mère, dit Frédégonde.

Je saluai Madame-Mère, qui parut ne pas attacher à ma présence une très grande importance et se remit à ses cartes.

— Ma mère est un peu sourde, expliqua Frédégonde qui, s'étant débarrassée de son manteau, de ses fourrures et de son chapeau, me fit les honneurs de l'appartement.

Les murs de sa chambre, meublée en pur Henri II du faubourg Saint-Antoine, étaient entièrement tapissés de ses photos dans tous les grands rôles du répertoire, en diadème et en hermine, en vertugadin et en robe de sacre.

Au-dessus de la cheminée moyenâgeuse, dans son cadre doré, un colonel de gendarmerie, grandeur nature, nous devisageait avec bienveillance :

— Mon père, dit Frédégonde.



Puis, son regard s'abaissant vers une large couche, surmontée d'un baldaquin branlant, elle me dit en me pressant contre son corps à m'étouffer :

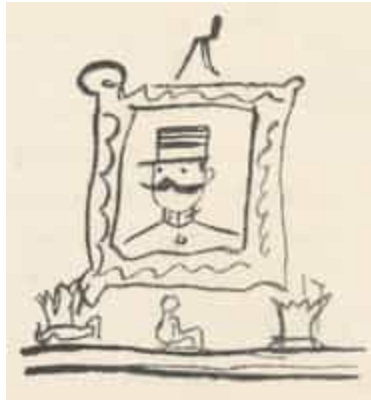
— C'est là que je me donnerai à vous pour toujours...

Puis, mutine, elle ajouta :

— Mets-toi à ton aise, mon lion superbe et généreux !

Et gagnant la porte, elle conclut, un doigt sur les lèvres :

— Tu permets, je vais d'abord coucher maman...





## EN MAISON

**U**N jour je reçus d'Angèle, que je commençais à oublier, une gentille lettre, entièrement écrite en orthographe simplifiée.

Elle m'indiquait sa nouvelle adresse, avenue Lowendal, près de l'Ecole militaire, et me disait qu'elle serait heureuse de me recevoir une après-midi.

Le lendemain même, je me rendis à cette aimable invitation et à l'adresse indiquée, je trouvai, au fond d'une impasse, une porte bardée de fer, nantie d'un judas grillagé et surmontée d'un colossal numéro.

Je poussai la porte bardée de fer : un timbre tinta, et je me trouvai dans la demi-obscurité d'un estaminet orné de jolies glaces ovales de l'époque Directoire, où des dames pour la plupart d'âge respectable, mais fort légèrement habillées, devisaient sur les banquettes, en cousant, brodant ou tricotant.

— Ça, c'est tout plein mignon à toi d'être venu ! s'écria Angèle en se jetant dans mes bras.

— Ici, ajouta-t-elle, je m'appelle Manon.

Après m'avoir présenté cérémonieusement à ses compagnes de réclusion, Angèle me fit asseoir en un coin retiré, derrière le piano et tint immédiatement à justifier moralement sa présence en ce lieu :

— Si j'ai fait ça, c'est pour mon fils !

— Tiens, tu avais donc un fils ?

— Comme tout le monde. Treize mois et beau comme un Jésus. Alors, tu comprends, le dehors, c'est très gentil, la liberté et tout. Mais les mois de nourrice, t' sais, c'est tout ce qu'il y a de chéro, au jour d'aujourd'hui !

— Il n'y a pas de politique de la natalité !

—...Autrement dit, c'est la bouteille à l'encre, s'pas ! Moi j'étais jamais sûre du lendemain, pas vrai ? Un jour c'est la foire, le lendemain tu claques du bec.

— Tandis qu'ici ?...

— Ici, s' pas, c'est de l'assuré. Nourri-logé-blanchi et on se fait des journées très conséquentes.

— Ça me paraît plutôt calme aujourd'hui ?



— C' t' idée, c'est mardi ! La semaine, on vivote, mais le samedi-dimanche, ah ! là, alors on travaille très fort. A preuve que depuis que je bosse en cabane, le petit môme a son trousseau complet...

— J' voudrais qu'il entre dans une administration : Faut passer des concours, j' dis pas, mais une fois que t' as le condé, n'y a plus qu'à se laisser vivre à rien foutre et pis un jour t' as la retraite ! C'est tout ce qu'il y a d'intéressant.

Dans cette vétuste demeure, presque entièrement construite en bois, du quartier de l'Ecole militaire, les bruits de la ville n'arrivaient qu'étouffés et Angèle me confiait qu'elle avait l'impression d'être au grand repos à cent

lieues de Paris, dans la maison de société de quelque paisible sous-préfecture.

Au vrai, le décor de ce bobinard remontait beaucoup plus haut même que Goncourt et sa « Fille Elisa » ; il rappelait ces « Salons de Mars » du Premier Empire, où les vainqueurs de l'Europe venaient entre deux campagnes, sacrifier rapidement à Vénus.

Empêtrés dans leur manteau à pèlerine et traînant leur grand sabre, les cuirassiers de la caserne voisine n'évoquaient-ils pas Borodino et Waterloo ? Ces géants aux fortes moustaches à la gauloise avaient grand-peine à se défendre des petites dames superstitieuses, qui à toute force voulaient arracher de leur casque étincelant tous les crins de cheval porte-bonheur. Comme au temps du beau Junot, qui, gouverneur de Paris, courait les vide-bouteilles et lupanars de la plaine de Grenelle, des invalides en tenue venaient traditionnellement faire leur partie de manille et une fois par mois le garçon montait dans ses bras, à l'étage supérieur, le glorieux cul-de-jatte désireux de connaître le paradis de Mahomet.

Le piano était tenu par un consciencieux aveugle qui, le matin, accordait les instruments de musique dans les institutions bien pensantes. Lorsqu'il désirait faire ses nécessités, une des pensionnaires le conduisait par la main dans un jardinet intérieur, planté de figuiers et le ramenait de même à son tabouret.

Au fond de l'estaminet, perché dans une sorte de Théâtre-Guignol encadré d'un feston de velours grenat broché d'argent, le patron à moustaches de chat, engoncé dans un très haut faux-col, lisait le *Temps*, de la première ligne à la dernière.

La main belle et ornée de bagues rutilantes, le nez chaussé de lunettes d'écaillé, Monsieur semblait en apparence détaché de toutes les mesquines contingences de son état, mais d'un regard de coin par-dessus ses verres, il surveillait la pile de serviettes, enregistrant méticuleusement les montées des clients par l'escalier en colimaçon vers les chambres d'amour du premier étage.

La passe était tarifée deux francs, la nuit complète — le « coucher » — cinq francs, non compté le petit cadeau du client à la dame.

L'atmosphère était patriarcale.

Monsieur et Madame présidaient avec autorité le repas pris en commun dans l'arrière-salle où ne pénétraient que les vieux amis de la maison. Chaque pensionnaire avait une petite chopine de vin, avec une étiquette

dans le bouchon portant son nom ; le menu comportait toujours des épinards ou des salades cuites.

La plus parfaite harmonie ne cessait de régner, et une personne qui aurait assisté d'une pièce voisine à ces modestes agapes et n'aurait perçu que les conversations sans voir la trogne des filles et la découpure des patrons, aurait certainement cru assister à un repas de pensionnaires au réfectoire de quelque institution fort bien tenue : Madame ne parlait que de ses chers enfants et des sacrifices qu'elle s'imposait pour leur donner une éducation parfaite ; quant à Monsieur, il avait la bonté de mettre à la portée du personnel l'éditorial du *Temps*. Jamais ces dames ne se seraient permis la plus petite allusion à leur besoin journalière. Elles ne prenaient d'ailleurs la parole que quand Monsieur ou Madame daignait les interroger. Et si une nouvelle, pas encore dressée, laissait échapper un gros mot :



— Où vous croyez-vous donc, ma fille ? coupait Madame, avec un ton de grande bourgeoise offusquée qui eût fait rentrer sous terre la grossière personne.

Trois mois plus tard, Angèle-Manon quittait cette quiète atmosphère et poursuivait sa carrière dans une maison du quartier de la Villette, d'un genre tout à fait différent.

— Ici, je m'appelle Mireille, me dit-elle.

Ce lupanar « du dernier ordre et de la plus basse abjection », comme disaient les rapports de police sous la Restauration, contrastait singulièrement avec la paisible maison de retraite de l'avenue Lowendal. La clientèle était constituée par des ouvriers, des déchargeurs du port de la Villette, des souteneurs, des clochards et des étrangers de toutes nationalités, de l'Italien au nègre et au Chinois. Parfois des marins et des soldats de la coloniale en bordée. Le piano était remplacé par un accordéon au son duquel les petites dames de l'établissement court vêtues ou drapées à la romaine, tournoyaient deux par deux.

Leur air favori était « Le Grand Frisé » qu'elles reprenaient en chœur et que je finis par savoir par cœur :

*Quand j' danse avec mon grand frisé  
Il a une façon d' m'enlacer  
J'en perds la tête  
J' suis comme une bête.  
Y' a pas je suis sa chose à lui  
J' l' ai dans l' sang, quoi c' est mon chéri  
Car moi je l' aime  
Je l' aime mon grand frri-sé-é-é.*

ou encore de « La Valse à Julot » :

*Vas-y ma poulette,  
Tricotes des gambettes,  
Fais-leur-z-y voir aux copains  
Que t' as pas du sang de lapin.*

Les clients étaient fins saouls à une importante majorité et les filles, suivant des ordres supérieurs, en profitaient pour faire renouveler

continuellement les consommations, effroyables bibines, cotées à des prix exorbitants.

En dépit de cette exploitation féroce, les ouvriers restaient fidèles, parce qu'à la sortie de leur usine ou de leur taudis, ils savaient trouver là, à condition d'avoir un verre dans le nez, une atmosphère quasi féerique, des lumières et de la musique, comme au « concert », avec l'avantage de pouvoir, sans pourparlers oiseux, connaître les voluptés des samedis-jours-de-payé.

Les bagarres étaient fréquentes. On voyait alors intervenir Gustave, le garçon-colosse, dit Hercule, lequel avait fait le bas chez Marseille. Ce spécialiste de la lutte gréco-romaine, de la boxe et du catch, avait vite fait de saisir au col les deux adversaires et de les sonner, tête contre tête, puis de les projeter dans le ruisseau, évanouis et sans aucune envie de demander à rentrer.

— Ici, au moins, on vit, m'expliqua Angèle-Mireille. Il y a du va-et-vient, des chansons, des cassages de gueule ; moi, j'ai besoin de remuer comme un ver dans la confiture.

— Ça te change du Lowendal !

— Tu parles ! C'est pas le même genre de travail. Là-bas s'agit de se constituer une clientèle : une frangine, une supposition, elle a son vieux du lundi, son « cuir » du mardi, son boutiquier du mercredi, et ainsi de suite. C'est une vraie comptabilité à tenir, t'sais.

— Tandis qu'ici ?

— Oh ! Ici, c'est du tout-venant. On travaille à l'abattage, quoi, à la quantité.

— Et tu préfères la loi des grands nombres ?

— Tu causes. Là-bas, à Grenelle, c'est des quartiers d'hiver de marmotte. Et puis, t'sais, un vrai confessionnal, avec Madame qu'allait tous les jours à vêpres !

« Et tu parles d'une mentalité ! Il y en a une, Mme Ursule qu'on la nomme, qu'à soixante piges et cinquante ans de cabane ! Un jour j'y demande quel bal elle fraye... »

— Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— Ce qu'elle m'a répondu ? « Moi je ne connais pas de bal, je ne connais pas de café, je ne connais que mon bordel. »







## UNE NUIT AUX HALLES

**E**N 1912, la fameuse tournée des Grands-Ducs à l'Ange Gabriel et dans les misérables dortoirs de Fradin — « on couche à la corde et le matin on coupe la corde » — était déjà démodée. Mais les établissements de nuit des Halles conservaient une réelle originalité par le pittoresque mélange de travailleurs du carreau, des « forts », de souteneurs en goguette, de filles en cheveux ou en chapeau descendus après fiasco du Quartier latin ou de la Butte, et enfin de « joyeux viveurs » en quête de sensations inédites et d'odeurs fortes.

Une des nuits que je passai aux Halles m'est restée en mémoire, parce qu'elle eut un dénouement assez imprévu pour deux couples que le hasard fit voisiner dans une cave entre cinq et six heures du matin. Et Dieu sait si,

ce soir-là, il était dans mes intentions de déguster une soupe à l'oignon et de courir de nouvelles aventures !

Je m'étais rendu, en effet, en habit, à un bal blanc, que donnait à l'usage de ses élèves des deux sexes un vieux maître de la Sorbonne.

Dans un salon Louis-Philippard, prolongé par une salle à manger Henri II, dont la table avait été retirée, la jeunesse pensante du Quartier latin bostonnait fort sagement, aux maigres accents d'un piano tenu par une tapeuse binoclarde. Valses lentes succédaient aux valses lentes, de « Quand l'amour meurt » à « J'ai tant pleuré pour toi », pour la grande béatitude des mères faisant tapisserie et de quelques vieux pédagogues qui discutaient examens et programmes dans les embrasures.

S'il y avait quelques fraîches jeunes filles en blanc, en rose ou en bleu pastel, qui essayaient de mettre en pratique les théories rivales de Lope, Mitchine et Baraduc quant au « triple boston » et à « la vague », l'élément mâle, boutonneux et souvent barbu, n'incitait point à la rigolade. Quant au buffet, il n'offrait que citronnade et sirop d'orgeat.

Sur le coup de deux heures, je profitai des apprêts d'un cotillon conduit par un sémillant Saint-Cyrien, pour m'éclipser à l'anglaise.

Comme je traversais le boulevard Saint-Germain, une automobile « de maître » lancée à toute allure, me frôla et faillit me renverser ; mais, au moment où j'allais envoyer une bordée d'injures au chauffeur, j'entendis une voix de femme qui, de la voiture lançait :

— Tiens, v'là Rocambole, le mariole des Batignolles !

Au Moulin on m'appelait Rocambole.

Je m'avançai vers la portière et reconnus mon ex-amie Martine emmitouflée de fourrures :

— Montes donc, on va aller s'en jeter un, me dit cette aimable enfant, en me tendant sa main à baiser.

— Qu'à cela ne tienne, répliquai-je, mais-z'où ? Tout est fermé dans ce quartier !

— Eugène,... aux Halles ! jeta Martine à son chauffeur.

Si bien qu'un quart d'heure après nous étions installés au cabaret du « Père Tranquille », le chauffeur en peau de bique au comptoir, Martine et moi sur la banquette rouge ponceau, avec devant nous une de ces soupes à l'oignon si congrûment gratinées que la louche y tient toute droite.

« Le Père Tranquille » avait un trio de tziganes aux dolmans rouges à brandebourgs, assis dans l'embrasure des fenêtres, et un chanteur comique

attaché à l'établissement, qui s'appelait Chevalier. Celui-ci n'avait d'ailleurs aucune parenté avec le déjà talentueux Maurice des Concerts parisiens, s'il s'efforçait toutefois d'imiter ses grimaces et de plagier sa gloire naissante.

Bien que les tables fussent très rapprochées les unes des autres, des couples arrivaient non pas à danser, mais à chalouper en se tenant par la taille et en se frottant le ventre en cadence, non sans renverser quelques bouteilles.

Le patron était très strict quant à la bonne tenue et expulsait illico toute personne susceptible de provoquer un scandale. C'est ainsi que ce soir-là deux malabars étant sur le point d'en venir aux mains, il s'interposa entre les adversaires, fit avancer deux fiacres où il les fit monter, avec leurs « témoins », en donnant au cocher l'ordre de les conduire aux fortifs. Comme quelques habituées de la maison faisaient mine de suivre le cortège pour assister au règlement de compte, le patron leur barra la porte, les bras en croix, et leur déclara : « Ce sont des affaires à régler entre hommes ; celles qui sortiront d'ici n'y remettront jamais plus les pieds. Avis aux amateurs. » Et les filles penaudes regagnèrent leur place devant le zinc, où elles stationnaient toute la nuit, cherchant à attirer les poivrots dans leur galetas.

L'atmosphère était curieuse par le mélange des classes :

A une table un noceur au plastron éblouissant soupait au champagne avec deux poules de luxe, et à la table voisine — sans nappe — se tapaient la cloche, le « Laguiole » en main, des forts des Halles, tandis que des filles en cheveux dansaient deux par deux la chaloupée en attendant le mécène qui leur paierait à souper, c'est-à-dire à dîner.

Installés au comptoir, les bisets de ces dames surveillaient leur manège du coin de l'œil et nous eûmes, Martine et moi, la chance d'assister à une scène assez suggestive, jouée par l'un d'eux à côté de nous.

Un gros paysan rougeaud qui venait sans doute de vendre avantageusement ses primeurs, soupait avec une putain. Une amie de celle-ci rapplique, s'assied sans façon en face du couple. Voilà-t-y pas qu'elle se met à faire des agaceries au miché sérieux ! Comme nous observions en riant le manège, nous vîmes un mec en casquette se détacher du comptoir où il sirotait, s'approcher de la tablée et déclarer avec autorité à la seconde fille : « Je vous prie de ne pas toucher aux clients de ma femme. Compris ? » Le gros paysan parut trouver l'intervention tout à fait naturelle

et de lui-même fit signe à l'incorrecte femelle d'avoir à se retirer, ce qu'elle fit en marronnant.

Pour finir la nuit, nous descendîmes au « Caveau des Innocents ».

C'était une des boîtes les plus curieuses des Halles, encore que le chiqué y fût soigneusement cultivé. On accédait « aux Innocents » par un escalier de pierre en colimaçon, aux murs suintant d'humidité : dans deux caves voûtées, l'une baptisée « l'Académie », l'autre « l'Aquarium », étaient entassées les variétés d'humanité les plus diverses : clochards, heureux de se trouver au chaud, femmes de noce avec des bourgeois désireux de s'encanailler, marlous spécialistes de l'attaque nocturne, roussins en filature et noceurs en bordée.

Les énormes tables de chêne massif, datant des truands et de la cour des Miracles, ainsi que les murailles, étaient couvertes de milliers d'inscriptions et graffiti creusés au couteau dans le bois ou la pierre, où dominaient les cœurs percés d'une flèche et les déclarations d'amour P.L.V. (pour la vie).

Chansonniers et diseuses réalistes se succédaient devant le piano pour lancer des goulantes sentimentales et humanitaires ou d'obscènes refrains de roulier, dans une atmosphère où l'air n'était jamais renouvelé et où la fumée des cigarettes s'épaississait de quart d'heure en quart d'heure.

Lorsque le patron désirait vider ses caves pour organiser une seconde séance, il faisait avertir les consommateurs qu'une rafle ou une descente de police était imminente et il poussait tout le monde dehors.



Dix minutes après, le caveau rouvrait, à nouveaux frais.

Nous nous présentâmes, Dieu merci, pour l'ultime séance, alors qu'une belle fille aux cheveux roux, à qui le papillon du gaz faisait une auréole lumineuse, lançait : « La belle chaloupeuse » où « La femme des berges ».

*Au bord de l'eau  
Quand il fait beau  
On la voit passer chaloupeuse  
Elle cherche un gars costaud  
Qui lui porte à la peau  
Et l'emmène au fond de son bateau.*

A la table voisine de la nôtre, était assis un couple assez étonnant qui semblait surgir des romans de Ponson du Terrail.

L'homme coiffé d'une casquette plate et le cou ceint d'un foulard pourpre, avec une face en lame de couteau encadrée de rouflaquettes pointues, évoquait l'image du parfait bandit 1890 pour chanson de Bruant, de même que sa compagne, d'une remarquable beauté, figurait non sans quelque romantisme la traditionnelle reine du ruisseau de l'époque « Casque d'Or », avec ses yeux dorés aux longs cils, sa haute coiffure noire en coques, ses guiches, ses grosses boucles d'oreilles, son foulard à pois noués au cou et sa jupe aux mille plis.

Fine mouche, Martine, à qui rien n'échappait, me glissa à l'oreille dans le ton familier.

— Tu voudrais bien te la faire sauter sur l'estomac la belle gisquette, hein ?

— Et toi, t'aimerais bien te l'envoyer, cette grande terreur, répliquai-je du tac au tac ?

L'instant d'après, Martine se levait, m'indiquait qu'elle reviendrait « dans une seconde ». Quelques minutes plus tard l'homme aux rouflaquettes se levait, lui aussi, et disparaissait.

Je restai seul sur le banc avec ma reine du ruisseau.

J'attendis un délai moral : un tout petit quart d'heure ; puis un bock renversé me permit d'entamer la conversation, sans faire d'ailleurs aucune allusion à la fuite de nos partenaires.

Qu'avait-elle déduit de ce départ concerté ? S'estimait-elle « charriée », et profiterais-je de sa colère ? Ou bien autorisait-elle son homme à faire, lui aussi, « rentrer du fric » et me considérait-elle comme un client pareil aux autres ?

D'abord sur ses gardes, la belle femme finit par s'amadouer :

— Vous êtes tout de même un drôle de « nière », me dit-elle. Je vous ai visé un lundi chez Convert ; vous étiez avec une femme de taule et je me suis dit : en voilà un qui est plutôt bâti pour les recevoir que pour les lâcher.

— Très flatté du compliment !

— Et puis aujourd'hui, je vous retrouve avec une femme de la haute, et fringué en gosse de riche. En somme vous êtes un espèce de Fantomas ?

— Quelque chose d'approchant...

— Ah, vous êtes un marrant, vous alors, un être d'exception ! A propos, votre pelure, c'est bien un smoquinge que ça se nomme ?

A ce moment un des chansonniers à lavallière annonça la fermeture et nous remontâmes à la surface de la terre.

Le ciel était mauve au-dessus des toits : une fraîche odeur de carottes planait ; au coin du marché des Innocents des humanités falotes se pressaient autour de l'éventaire d'un marchand de frites et saucisses.



Je proposai à la jeune femme de la raccompagner.

— Ma crèche, c'est au Kremlin, dit-elle, c'est un peu loin.

— On pourrait peut-être s'arrêter un peu plus près, histoire de se reposer, insinuai-je ?



— Si vous voulez, me répondit-elle, mais pas dans un hôtel du quartier, les marchands de sommeil sont trop malhonnêtes.

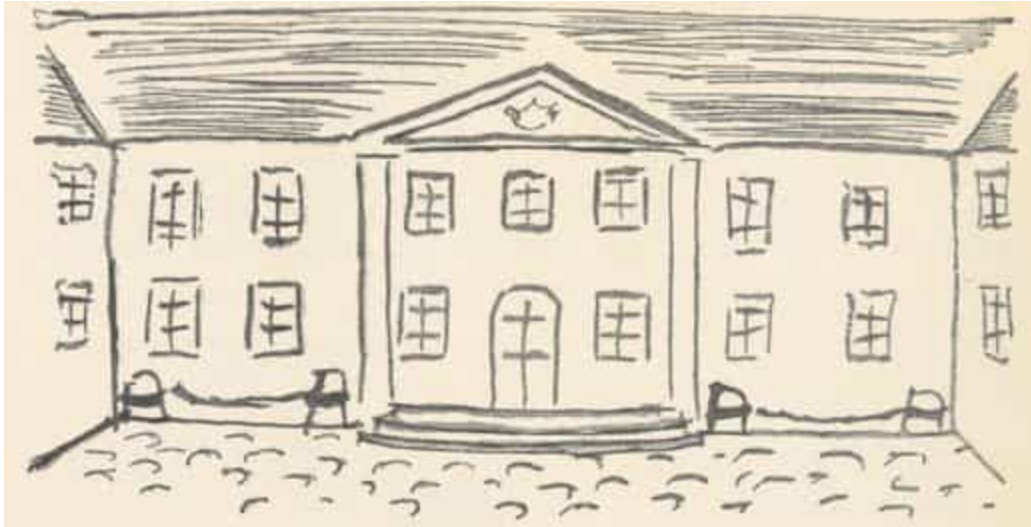
— Ah ! Ah ?

— A preuve ! Pas plus tard qu'hier, je monte à l'hôtel de Bretagne, avec un monsieur très bien. Arrivé dans la carrée, mon client veut faire la couverte, mais v'là la patronne qui l'interprète : « Minute, qu'elle dit, pour vingt ronds on n'a pas le droit de se mettre dans les draps ! » Tu parles si c'était gracieux !

La guerre est venue et je n'ai jamais revu ni cette belle « casque d'ébène » à qui j'oubliai de demander son nom, ni Angèle, ni Dolorès, ni les gentils modèles du Montparno, ni les petites folles du Moulin.

Mais les mondanités du *Figaro* m'ont permis de suivre la carrière de Martine. Elle a épousé un gentilhomme des plus authentiques et cette chère baronne est aujourd'hui l'animatrice de plusieurs œuvres bien pensantes.





## LA FEMME - CANON

C E fut un bien joyeux réveillon de la Saint-Sylvestre que celui de Mrs. C.W. Lemberg-Hoo dans la joie de la paix reconquise. Cette grande dame anglaise, dont la nationalité primitive n'était pas très définie, avait eu trois maris : le premier était le roi du thé anglais, le second le grand distributeur américain de l'opium chinois et le troisième un trusteur de pétrole, heimatlos. Ces unions n'avaient guère duré plus d'une année, mais de chacune, Mrs. C.W. Lemberg-Hoo avait su tirer un nombre respectable de sterlings, de dollars et de valeurs pétrolifères.

Encore jeune, passablement belle et toujours désirable, Trésor — comme l'appelaient ses familiers — s'efforçait de dépenser le plus rapidement possible non seulement ses revenus, ce qui eût été mesquin, mais bien la totalité de ses avoirs en banque. Ne se sentait-elle pas assurée de retrouver un quatrième, voire un cinquième et sixième mari également milliardaires pour lui permettre de continuer à vivre suivant ses goûts personnels qui étaient fastueux et fantaisistes.

Pour le réveillon de fin d'année, Trésor avait eu l'idée de donner un bal d'apaches. Ses conseillers intimes lui avaient fait observer que l'idée n'était

pas très neuve. Trésor qui avait un goût marqué pour la tenue de gigolette, avait tenu bon pour le costume des invitées qui devaient se présenter costumées en filles de barrière. Mais elle avait consenti à prier les cavaliers de se présenter... en policiers.

Dans les salons du somptueux hôtel, entre cour et jardin, de la rue de Varenne, où les laquais circulaient en perruque poudrée et habit à la française, c'était, sur le coup de minuit, un assez étrange spectacle de voir circuler une centaine d'agents de police ou assimilés, au bras de radeuses du plus bas étage.

Les tenues de gardiens de la paix ayant manqué chez les costumiers habituels, nombre d'invités avaient dû se rabattre sur la tenue « en bourgeois », et une vingtaine de messieurs évoquaient, avec leurs grosses moustaches et leurs melons à haute coiffe, les caricatures de Grandjouan et de Steinlen de l'époque 1900. L'amant en titre de la maîtresse de maison, un jeune poète surréaliste qui précédemment avait fait une jolie carrière dans la pédérastie, arborait, sans doute pour marquer sa primauté, la tenue de gala de préfet de police, le chef surmonté d'un képi étincelant.

Quant à moi, j'étais tout bonnement grisé en agent de la Porte Saint-Denis, brandissant d'une main un bâton blanc, et caressant de l'autre une barbe queue de vache d'un mètre de longueur.

Je dois avouer que je n'étais pas le seul à avoir eu cette idée originale : il y avait au moins quinze agents barbus de la Porte Saint-Denis au bal de Mrs. C.W. Lemberg-Hoo.



La maîtresse de maison avait adopté la tenue traditionnelle des pierreuse de café-concert sous Félix Faure : tour de cou rose, jupette de soie noire aux genoux, petit tablier rouge et bottines haut lacées.

Elle n'avait toutefois pu se résoudre à enlever de son index le fameux Kan-Ai-A, une sorte de bouchon de carafe, auprès duquel notre « Régent » fait piètre figure.

Flics et rôdeuses, les invités présentaient un des visages du fameux « Tout-Paris ». Il n'y a pas, en effet, un Tout-Paris, mais plusieurs qui ne forment jamais un tout. Assez différent du Tout-Paris des répétitions générales, qui n'a aucun rapport avec le Tout-Paris des premières, ni avec le Tout-Paris des galas, ni avec le Tout-Paris des ambassades, non plus qu'avec le « Monde » ou « le Faubourg », le Tout-Paris de Mrs. C.W. Lemberg-Hoo allait des ravissantes filles de milliardaires nord et sud-américaines aux artistes scandinaves, petits-russiens et nègres, en passant par toutes les pointes d'avant-garde de la littérature, de l'art dramatique et même de la politique. On pouvait aisément repérer, sous de fausses moustaches de roussins, un leader communiste, le rédacteur roumain des premiers manifestes Dada et un portraitiste à la mode, qui avait assis sa réputation en exigeant de toute femme du monde désirant son effigie qu'elle posât entièrement nue devant lui, pour « créer l'ambiance ».

Le rassemblement fortuit d'êtres aussi disparates aurait pu n'engendrer que la mélancolie, mais Trésor qui avait, comme on dit, « le gosier en pente », savait merveilleusement créer une atmosphère de belle humeur, grâce aux moyens les plus élémentaires : on ne pouvait pénétrer, en effet, dans le premier salon qu'après avoir reçu d'un laquais un grand verre de vodka ou de gin et l'avoir avalé ; et le même cérémonial se répétait à la porte de chacun des salons suivants. C'est dans le sixième que Mrs. Lemberg-Hoo recevait ses invités et se jetait dans leurs bras, avec de petits cris d'oiseau.

Vers deux heures du matin, après quelques tours de java, rythmés par l'orchestre bal-musette de Mimile Vacher, un souper fut servi, non point par petites tables, mais dans la salle d'apparat, à une seule table de deux cents couverts, présidé par notre fastueuse hôtesse.

Des troncs de chênes flambaient dans un âtre géant où rôtissaient au tourne-broche d'innombrables volailles. Pour mettre en appétit, les zakouskis comportaient un tonnelet de caviar par personne et chaque convive avait devant lui, pour satisfaire tous les goûts, trois magnums, un de Château-Laffite, un de Vosne-Romanée et un de Veuve Cliquot. Bientôt apparurent, suivant la tradition du XVII<sup>e</sup> siècle, une série de pièces

montées : agneaux et cochons de lait cuits entiers, suivis de paons dont on ne mangeait, bien entendu, que les succulentes aiguillettes.

Tandis que défilaient les victuailles, des vedettes de music-hall se succédaient sur des tréteaux, du clown musical à la femme-serpent.

Le clou du spectacle était la lionne calculatrice Mirza, que Trésor avait fait venir de Londres avec son dompteur, par avion spécial.

Ma voisine de gauche était une toute menue et ravissante star de cinéma ultra-platinée, Ginette Picon, et ma voisine de droite une étonnante cent-cinquante-kilos qui, pour me mettre à l'aise, m'avait tout de suite prié de l'appeler par son petit nom : Conchita, son patronyme centre-américain étant trop difficile à prononcer correctement pour un gosier français.

Mrs. Lemberg-Hoo, m'avait expliqué que Conchita était la femme la plus exubérante de toute l'Amérique Centrale, qu'ayant convolé à quatorze ans, elle s'était trouvée veuve à quinze, et que, se rendant aux Indes pour les fêtes du couronnement d'un maharadja, elle ne passait que quelques heures à Paris, à seule fin d'embrasser son jeune fils, marié à une Parisienne, et ses petits-enfants.

Conchita était ce que les Marseillais appellent une superbe femme et sa tenue fort succincte de belle de nuit des fortifs était particulièrement propre à faire apprécier ses considérables appas.

Cette femme-colosse avait le visage le plus avenant, les lèvres les plus appétissantes et les yeux noirs les plus beaux du monde, avec des cils énormes. Mais toutes ces splendeurs étaient à une telle échelle que l'on ne pouvait pas ne pas ressentir quelque effroi à les examiner de près.

Pétulante avec ça, farceuse, aimant à rire et découvrant à chaque instant au moins trente-deux dents d'une éblouissante blancheur, très « sympa », mais avec cette restriction qu'elle rappelait un peu trop exactement les femmes de feu des bouffonneries de l'ancien Théâtre Cluny.

J'eus préféré évidemment m'intéresser au profil grec et au cou de cygne de ma frêle voisine de gauche, mais Conchita avait décidé de m'accaparer, et chaque fois que je tentais de me dégager et d'adresser la parole à gauche, Ginette Picon se trouvait en train de relancer son voisin, un jeune peintre fort joli garçon qui, lui, n'avait d'yeux que pour son autre voisine, une richissime Américaine, laquelle comptait parmi les plus célèbres collectionneuses de peinture moderne de New-York.

A peu de chose près, c'était la situation dramatique d'Andromaque où — comme dans les vaudevilles-poursuites — chaque personnage court

après la personne à laquelle il est parfaitement indifférent. Mais, Dieu merci, le réveillon chez Mrs. Lemberg-Hoo devait se terminer moins tragiquement pour moi que pour Oreste !

A mesure que les plats défilaient, la femme-colosse s'intéressant de plus en plus à moi et le Tanagra de moins en moins — tandis que le jeune dessinateur se « plaçait » auprès de la mécène — je me laissai aller, par dépit, à boire plus que de raison, si bien que ma raison sombra.

Je me souviens vaguement qu'ayant traité ma Vénus hottentote de nounou, elle fit jaillir de son corsage un énorme sein bruni et me proposa très gentiment une tétée.



— Ah ! C'est marrant, la vie d'artiste ! s'écria Dignimont.

Pendant cette scène qui souleva auprès des convives un enthousiasme indescriptible, le globe-trotter-ventriloque Serge, juché sur la cheminée monumentale de la salle des Gardes, jonglait avec les pièces uniques du couvert de Mrs. Lemberg-Hoo — porcelaines de Limoges et vieilles faïences anglaises — tandis que Claude Blanchard, écarlate, hurlait avec conviction :

« J' suis le tambour-major miniature. »

Etant monté sur la table, dont une rallonge s'effondra sous son poids, le célèbre reporter disparut dans un fracas de vaisselle cassée.

Mais Francis Carco enchaînait qui, pour chanter plus confortablement, avait tombé la veste et le pantalon, et, en caleçon de soie cuisse-de-nymphe-émue, lançait la chanson des cagoles qui :

*Boulevard Vauban*

*Montent pour trois francs...*

qu'il fit suivre de « C'est dégueulasse, mais j'adore ça » et du refrain des bataillonnaires d'Afrique.

Le bruit courait que le dompteur à brandebourgs avait « levé » un des plus riches partis du Grand-Chaco et s'était enfui avec elle. Sa lionne abandonnée, fatiguée des multiplications, dormait fort tranquillement, allongée sur un canapé.

Mes souvenirs s'arrêtent au moment où quelques convives nordiques ou germaniques, déchaînés, commençaient à entasser au milieu d'un salon une pyramide de meubles anciens, auxquels ils s'apprêtaient à bouter le feu, à seule fin de danser autour pour renouer la tradition des fêtes nocturnes du Walhalla.

Lorsque je repris mes sens, la première chose sur laquelle se posa prudemment mon regard fut une crèche garnie de rois mages rutilants.

Je fermai l'œil droit, et mon œil gauche me renvoya l'image d'un immense sapin où pendaient des milliers d'objets étincelants.

Me sentant le cerveau lourd et la langue pâteuse, je conclus que j'étais encore dans les fumées de l'ivresse. Je refermai les yeux, puis les rouvris : toujours cette crèche, toujours le sapin géant et pailleté d'argent.

— Qu'est-ce que je peux bien f..., me demandais-je, dans un magasin de jouets ?

M'étant haussé avec quelque peine, je m'aperçus que j'étais dans un vaste lit et j'eus l'impression de percevoir à mon côté une énorme masse tiède. Eléphant, hippopotame ou baleine ?

A cet instant précis, la couverture fut rejetée avec violence et une voix joyeuse me lança :

— Coucou ! La revoilà !

C'était ma femme-canon du réveillon, en déshabillé de soie verte !

— Où suis-je ? dis-je traditionnellement, en me grattant le crâne.

— Au Ritz, appartement 734, me répliqua cette créature d'un format peu commun, en se tapotant les frisettes... Savez-vous que je vous ai monté ici sur mon dos ?

— De vous rien ne m'étonne ! Mais, pourquoi tous ces joujoux ?

— Voyons, cher, répliqua Conchita, c'est le premier jour de l'année et j'attends mes petits-enfants...







## MATHILDE OU LA CIVILITÉ PUÉRILE ET HONNETE

**A** PARIS, c'est souvent le hasard qui provoque l'aventure : un lacet de soulier défait, un mouchoir qui choit à point, un taxé hélé de deux côtés, et voilà deux existences subitement liées.

Au carrefour Bac, à l'ombre du monument de Chappe, Mathilde me demanda-t-elle quelque numéro d'autobus ? Nos regards se croisant nous incitèrent-ils à sympathiser illico ? Je ne m'en souviens plus.

L'horloge pneumatique marquait sept heures. Et voilà qu'à sept heures cinq nous étions attablés à une terrasse de la place Saint-Germain-des-Prés. Rival de « Lipp » et de « Flore », le café des « Deux Magots » rassemblait ce soir-là (comme les autres soirs), pour le rite de l'apéritif, la fine fleur des gens de plume et de pinceau du quartier qui va de Montparnasse à la

Closerie des Lilas et du Boul' Mich à la rue des Saints-Pères. Les belles dames de peinture, suédoises et yankees, se montraient du doigt le maître Derain, son masque d'empereur romain, sa carrure et ses belles mains, ainsi que le subtil critique André Lhote, le pétulant Waldemar et quelques-unes des célébrités locales du surréalisme et de l'architectonisme. De guéridon à guéridon, on se lançait un bonsoir de la main. Un mégot éteint coincé entre ses lèvres de tortue, le poète Léon-Paul Fargue faisait la liaison entre groupes amis et clans hostiles.

La jeune Mathilde, à l'orée de nos relations, parut impressionnée par le nombre imposant de « mes connaissances ». Cette jolie fille rousse, aux yeux verts et aux taches de rousseur, que tous les fidèles de notre bruyante terrasse ignoraient et dans l'esprit de qui aucun nom célèbre ne trouvait de résonance, me sembla agréablement surprise, voire flattée, de participer soudain à une façon de cérémonie pseudo-mondaine.

J'avais en poche deux coupons pour une générale de l'« Atelier ». Après dîner, je lui proposai de la conduire chez Dullin. Elle objecta qu'elle n'était pas en tenue adéquate, mais je la rassurai sur l'étiquette du petit théâtre de la place Dancourt et elle voulut bien se laisser convaincre.

Le propre des répétitions générales, c'est qu'un cercle infime d'ayant-droits — les critiques — et un nombre considérable de « n'ayant-pas-droit » — parents de figurantes, courriéristes sans courrier, fournisseurs impayés et « hirondelles diverses » — se retrouvent à peu près chaque soir dans une salle différente et se jettent, dans les bras les uns des autres comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans.



Je serrai quelques mains. L'imposant Georges Pioch était notre voisin de fauteuil et ma compagne apprécia particulièrement sa façon de nous accueillir, en chiffonnant sa lavallière :

— La place m'est heureuse à vous y rencontrer ! s'écria Pioch, qui ne s'exprime qu'en alexandrins.

Je désignai à Mathilde quelque-unes des personnalités parisiennes, et d'abord nos Aristarques : Lucien Descaves, dont le chef ratatiné évoque ces têtes minuscules apprêtées par les sauvages du Haut-Amazone, le géant acromégalique Sée et le toujours vaillant papa Antoine avec sa chaîne de montre et son col à manger de la tarte de beau-papa de Labiche.

L'occasion se présenta de nommer à ma belle quelques amis et, comme elle m'avait dit s'appeler Mathilde Comtesse, je fis d'elle impromptu une « comtesse Mathilde », ce qui ne parut pas lui déplaire. Le spectacle de la salle parut l'intéresser beaucoup plus que celui de la scène et je remarquai que ma nouvelle — ou plutôt ma future conquête — ne manquait point à l'occasion d'esprit d'observation.

— Pourquoi, me souffla-t-elle à l'oreille, tous les critiques dramatiques gardent-ils leur pardessus ?

— C'est sans doute, dis-je, pour ne pas payer de vestiaire.

Après un aimable petit souper dans une brasserie montmartroise où le troisième sexe ne laisse pas de devenir tout de même un peu encombrant, je

raccompagnai Mathilde à son logis.

J'avais présenté cette petite fille à tant de personnes, depuis sept heures du soir, que j'avais l'impression de la fréquenter depuis fort longtemps ; et, comme tous les gens à qui je l'avais nommée n'avaient pas manqué de la croire ma maîtresse, j'estimais qu'il était grand-temps de leur donner raison.

Encore qu'elle me fût certainement reconnaissante de lui avoir montré tant de beau monde, Mathilde ne raisonnait pas du tout comme moi. Arrivée à son adresse — un immeuble très cossu du boulevard Saint-Germain — elle refusa tout net de me laisser monter chez elle. C'est tout juste si j'obtins un baiser de nounou sur la joue. Mais, comme elle passait la porte, je me faufilai prestement derrière elle et refermai l'huis derrière moi.

Son visage exprima la plus vive contrariété. Sans doute craignait-elle l'apparition du pipelet... Elle hésita un instant, puis, d'un pas léger, se dirigea vers l'escalier de service. Je la suivis sur la pointe des pieds et gravis les marches derrière elle.

Au sixième, elle pénétra dans une chambrette minuscule, mais coquettement meublée. Je la suivis. Mais à peine eus-je refermé la porte qu'elle se laissa tomber sur une chaise et éclata en sanglots.

En vain essayai-je de la consoler : elle repoussait mes caresses avec une telle violence que je finis par prendre le parti de redescendre. Mais elle s'y opposa, déclarant que le concierge n'ouvrirait pas et me demanderait des explications. Je me trouvais embarqué dans une assez sottise aventure. La petite me reprochait mon audace, déclarait que dans son pays une jeune fille ne couchait pas avec un monsieur qu'elle ne connaissait que du jour même. J'eus beau lui assurer qu'à Paris cela se faisait beaucoup, elle refusa de me croire et m'opposa un argument qui me laissa assez décontenancé, à savoir que nous n'appartenions pas au même monde, et qu'avant d'entamer une liaison qu'elle paraissait estimer possible, elle entendait devenir « digne de moi. »

De guerre lasse, je me résignai à dormir sur un divan trop court pour mes longues jambes et j'avais l'impression que je venais enfin de m'endormir lorsque je la vis devant moi, tout habillée, qui me dit :

— Je vais travailler.

Le « réveil » marquait six heures et demie.

— Vous pouvez rester jusqu'à tant que vous voudrez. Le jour, il y a un grand va-et-vient dans les escaliers, on ne vous remarquera pas.

Elle se dirigea vers la porte, puis, comme prise d'un remords, elle me dit gentiment :

— Vous reverrai-je, cher ami ?

J'avais plus envie de lui flanquer une fessée que de lui donner un rendez-vous ; mais tout de même cette invite me désarma. Nous convînmes de nous retrouver le soir à neuf heures, aux « Deux Magots ».

Je sortis plusieurs fois avec Mathilde ; elle avait chaque soir une robe nouvelle et du meilleur goût ; lorsque je la conduisis entendre *Manon* à l'Opéra-Comique, elle portait une robe de soirée ravissante, signée certainement d'un très bon faiseur.

Je déteste poser des questions aux gens. J'aurais donc pu rester dans l'ignorance totale du passé de Mathilde si, en se racontant délibérément, elle ne m'avait laissé entrevoir son pédigree : sans cesse revenait dans les histoires qu'elle contait un château breton dont elle faisait les honneurs en compagnie de son vénérable père, avant d'avoir eu des revers de fortune. J'en conclus que le véritable papa devait être majordome et je compris que la petite attendait de moi le jour où, mise en confiance, elle déclara :

— Si vous étiez gentil, vous m'apprendriez... les belles manières.

A quoi je répliquai :

— Et si je vous apprenais les belles manières, seriez-vous gentille avec moi ?

Elle ne répondit point, mais je me persuadai que le pacte était conclu. Cette petite femme, qui rêvait de châteaux en Bretagne, voulait, grâce aux bonnes manières que je lui inculquerais, devenir l'égale de ces personnes suprêmement distinguées qu'elle observait avec envie de l'office. Il me parut que cette délicate initiation devait être le prix de ses faveurs.



Je n'étais rien moins que versé dans l'enseignement de la civilité puérile et honnête, mais l'aventure me sembla plaisante et je me rappelai à point que je possédais dans ma bibliothèque un *Mémento du savoir-vivre* qui devait dater du règne de Félix Faure, sinon de Grévy. Je l'apportai et dans les cafés les plus divers on pouvait me voir lire et commenter, à une petite femme rousse, aux yeux verts et aux taches de son, docile écolière, les préceptes de l'étiquette et les règles du bon ton.

Mathilde apprit donc avec un vif intérêt que, si elle écrivait au pape, elle devait l'appeler « Très Saint-Père » ; à un cardinal, donner du « Votre Eminence », et nommer un archevêque non cardinal simplement : « Votre Grandeur » ; dire à un prince royal : « Monseigneur » ; parler enfin à la troisième personne aux rois et aux empereurs, mais pas à un simple Président de la République.

En même temps qu'elle, j'appris que la visite de digestion se doit même au cas où l'invitation à dîner ayant été déclinée on n'a rien eu à digérer ; que les visites P.P.C. sont d'usage quand on part en voyage, afin d'éviter à ses relations de sonner dans une maison vide ; enfin qu'il convient, au

retour, de glisser une phrase aimable, par exemple : « Me prouverez-vous bientôt que vous n'avez pas oublié le chemin de la maison ? »

Puis nous nous lançâmes de concert dans l'étude particulièrement subtile du langage des cartes de visite :

« Si les personnes auxquelles vous avez fait une visite vous renvoient simplement une carte, vous ne retournerez plus chez elles. Si l'on vous rend votre visite, vous pouvez vous représenter dans la quinzaine ou dans le mois. Mais si cette seconde visite ne vous était pas rendue, cela signifierait : « Nous ne voulons pas engager de relations suivies. » Votre dignité vous interdirait de retourner dans cette maison. Néanmoins, vous resteriez aimable. »

Mathilde apprit aussi avec intérêt que la place de la maîtresse de maison est au coin de la cheminée ; que si le dîner n'est pas entre intimes, le poisson est presque de rigueur, servi avec deux sauces. Enfin il restait bien entendu que, si un plat était manqué, ce serait faire preuve de tact que d'en manger quand même.

— L'important, conclus-je, c'est — au risque de mourir empoisonné — de montrer sa bonne éducation.

Mathilde, par mes soins, apprit encore que l'on ne doit pas accepter d'invitation si l'on est enrhumé du cerveau ; que, si l'on est dans la nécessité de se moucher, on doit se garder de le faire avec bruit ; enfin que chercher l'envers ou l'endroit de son mouchoir témoigne du plus mauvais goût.

C'est la rubrique « Comment il faut manger » qui retint le plus longuement notre attention. J'ignorais que la coquille de l'œuf vide dût obligatoirement être brisée « avec le coquetier » et qu'il y a deux façon de cracher les noyaux de cerises : « en les glissant discrètement dans la main droite fermée en cornet, si l'on est en petit comité ; et en déposant le noyau dans la cuiller à dessert qu'on dirige vers la bouche », s'il s'agit d'un dîner de cérémonie. L'étude approfondie des formalités du mariage de présentation ne me paraissait pas pour Mathilde d'une extrême utilité. Elle tint nonobstant à étudier à fond ce sujet délicat et goûta beaucoup le tact de certaines recommandations :

« Celui qui est délégué pour demander la main d'une jeune fille doit se présenter en toilette de ville et être ganté. C'est à ce moment que, avec toutes les délicatesses possibles, se posent les questions d'intérêt.

« ...Dès que le jeune homme est agréé, il s'habille le mieux qu'il peut, mais toujours selon sa position sociale, et, sans différer, s'en va faire une visite aux parents de la jeune fille ; celle-ci est appelée à l'entrevue. Le futur doit témoigner discrètement une grande satisfaction ; il remercie les parents, puis la jeune fille. De son côté la jeune fille peut se montrer souriante et heureuse. La visite étant terminée, c'est elle qui prend l'initiative de tendre la main au jeune homme. »

Ces aperçus sur le protocole de l'hymen bourgeois attendrissaient ma roussette qui, m'assimilant peut-être à un prétendant possible, m'autorisa, ce soir-là, dans le taxi de retour, quelques menues privautés.

Hélas ! dès le lendemain, alors que je pensais toucher au but, je devais avoir la brutale révélation de la duplicité et de l'incohérence féminines.

Mathilde m'avait autorisé à venir lui rendre visite dans sa chambrette ce dimanche après-midi, et j'augurais bien de cette entrevue intime. Or, comme, fort impatient je me présentai sottement quinze minutes avant l'heure fixée, j'entendis, du palier du sixième, le bruit d'une conversation dans la chambre de mon amie. A une voix d'homme très vulgaire répondait la voix futée de Mathilde :

— Tu parles, canard, disait-elle, s'il peut me faire suer, ce c... là, avec ses pensums sur le savoir-vivre ! Avec toi, au moins, petite tête, je peux dire m... quand ça me chante !







## CANDIDA

**L**A fête du Lion de Belfort n'a pas la magnificence de la foire du Trône ou de la fête à Neu-Neu. Les plus somptueux carrousels, les plus beaux cirques, les plus fameuses attractions ne se risquent pas jusqu'à l'ancienne porte d'Orléans dont les dégagements sont insuffisants. C'est une petite fête bon enfant où les manèges de cochons roses datent d'un demi-siècle et dont les tirs à la carabine Flobert comportent encore des Prussiens casqués datant de l'après-guerre de 1870.

Je déambulais, seul, ce soir-là, humant une bonne odeur de friture, de pain d'épices et d'acétylène, écoutant la postiche des bonimenteurs d'estrade et appréciant le zèle des entraîneuses appointées qui attirent les

chalands sur les balancelles, les petits chemins de fer à déraillement et les vélocipèdes infernaux.

Dans le cercle des badauds, entre un manège tonitruant de taureaux à cornes d'or et une piste d'autos à tamponnements, j'aperçus un visage de connaissance : un assez obscur gendelette du nom de Philibert-Jacques Ursus, que j'avais rencontré dans un de ces banquets littéraires où l'élite pensante se sustente de chien de mer sauce caillou et de carne de cheval baptisée cœur-de-charolais.

Ce P.-J. Ursus est sans doute l'homme le plus laid de Paris. La nature fantasque semble s'être complu à assembler en cet individu les traits d'animaux divers : une face de gorille avec un profil de jument, une denture de rongeur et des yeux de cobaye albinos. On pense en le voyant à une de ces têtes de caoutchouc que l'on déforme et reforme d'un coup de pouce, ou encore à Michel Simon, avec collier de barbe, dans un de ses grimaces les plus pittoresques.

J'exècre la compagnie des affreux, à moins qu'une longue intimité ne m'ait fait oublier leur laideur et j'aurais certainement évité ce vilain bonhomme si je n'avais remarqué à son côté la présence d'une minuscule et ravissante créature au minois enfantin, aux cheveux blond cendré, avec un teint de rose passée et des yeux de pervenche. La belle et la bête !

Je me présentai donc. Ursus m'accueillit avec ces effusions que l'on témoigne en pays étranger à un compatriote habituellement indifférent. Il me présenta à la jolie femme, mais la musique du manège était si bruyante que je ne retins qu'un prénom : Candida.

— Candida se désole, me confia-t-il, elle a grande envie de grimper dans un de ces chars diaboliques, mais elle n'ose point s'y risquer seule. Quant à moi, je suis un homme de cabinet, je répugne aux sports violents.

Je ne pouvais que me proposer. Et la minute d'après, nous étions installés dans une sorte d'automobile d'un modèle réduit, mue par une perche électrique, et qu'une foule d'autres véhicules du même gabarit s'efforçaient, non sans succès, de caramboler. La minuscule Candida avait saisi le volant avec autorité et prenait à ce jeu brutal un plaisir extrême. Quant à moi, à chaque coup de tampon, je recevais dans les genoux un grand choc assez pénible.

Une demi-heure après, nous étions toujours assis côte à côte et je n'avais pu placer que quelques mots. J'avais eu toutefois le temps de commettre une gaffe magistrale :

— Monsieur votre père, commençai-je...

— M. Ursus n'est pas mon père, me répliqua-t-elle en souriant, c'est mon mari.

Tout de même, au quinzième tour, M. Ursus, par des signes désespérés, nous intima de reprendre pied et d'abandonner notre catastrophe à répétitions. Candida, d'une petite moue, obtint un tour d'honneur et nous nous retrouvâmes enfin, les jambes brisées, sur la terre ferme.

Mais la petite ne me tenait pas quitte ! Il fallut encore lui servir de mentor dans une série d'appareils qui paraissaient spécialement combinés pour faire rendre aux gens leur dîner : balançoires géantes et perfectionnées, plaques tournantes, montagnes russes américanisées en « scenic railway ». La tête me tournait, mais je mettais un petit point d'honneur à tenir jusqu'au bout. D'autant que la place n'était pas désagréable. La blondinette se pelotonnait contre moi aux virages, s'agrippait à moi lorsque nous bouclions la boucle, les pieds en l'air, la tête en bas, et j'avais l'agrément de sentir son corps menu palpiter contre le mien, tandis que je l'enlaçais et que nos jambes s'enchevêtraient.



Après deux tours en avions (avec « trous d'air » parfaitement imités), j'avais totalement oublié le sieur Ursus. Il était cependant présent au débarcadère, attentif à jeter une pèlerine sur les épaules de la petite et à s'enquérir bienveillamment de ses premières sensations d'aviatrice.

Mais la fête touchait à sa fin. L'une après l'autre les girandoles et les motifs lumineux s'éteignaient, les paillasses interrompaient leur boniment, musiques et sirènes cessaient de brailler et de mugir.

Au moment de nous séparer, M. Ursus me confia :

— Nous recevons, une fois la semaine, quelques amis choisis, une authentique élite. Vous nous feriez plaisir, mon cher confrère, en étant des nôtres un très prochain mardi...

Candida m'envoya un gentil sourire.

Le mardi suivant, je ne manquai pas de me rendre à l'invitation.

Le ménage Ursus habitait rue de la Tombe-Issoire un pavillon avec jardin, comme il s'en trouve encore quelques-uns à Montrouge, entre deux immeubles de rapport. La cour d'entrée ne manquait pas de pittoresque, car elle était entourée de grandes cages, dans lesquelles s'ébattaient de bizarres singes aux fesses écarlates, des tortues d'espèces diverses et d'énormes lézards à crête dentelée qui rappelaient les iguanodons de la préhistoire.

Lorsqu'on avait traversé le zoo miniature, on pénétrait dans une antichambre de style marocain, puis dans un petit salon 1900 d'un macaroni flamboyant.

Candida, en robe de soie noire, servait le thé et les petits fours à une curieuse assemblée strictement masculine. Les hôtes de la maison étaient tous des hommes de lettres, de ces poètes ou romanciers dont le nom vous dit parfois quelque chose, mais dont on serait bien en peine de citer le titre d'un ouvrage. Accoudé à la cheminée, Ursus pérorait, jouant de la main avec ses grosses lunettes d'écaille.

Pour éviter les pataquès, je m'étais renseigné sur la production littéraire du bonhomme, et j'avais appris qu'il était spécialisé dans l'étude des amours animales. Il avait déjà à son actif un *Amour chez les hamadryas*, un *Amour chez le pélican* et un *Amour chez les fourmis du Haut-Orénoque*.

Je devins un habitué de ces mardis littéraires et je m'aperçus que, si elle s'égarait parfois sur la chose littéraire, les exigences des magnats de la presse et la ladrerie des éditeurs, la conversation en revenait toujours aux problèmes sexuels. Dans cette bizarre Cour d'amour, où une seule personne représentait le sexe faible, les discussions étaient passionnées entre les disciples de Freud et ses contempteurs, mais le débat, parfois, ne manquait pas d'intérêt, grâce aux étonnantes confessions auxquelles se livraient les interlocuteurs.

L'enfantine Candida, au milieu de ces scabreuses conversations, ne paraissait jamais gênée, et l'autorité assez insolite qu'elle avait sur son cercle d'admirateurs laissait à penser qu'elle tenait chacune des personnes présentes par le ressort secret de quelque complicité.

Je me serais lassé assez vite de ce milieu, mais le mystère de l'existence d'une adorable enfant, accouplée à un monstre, m'intriguait prodigieusement et par l'exactitude même de mes visites, j'arrivais à entrer peu à peu dans l'intimité de cette femme que je tenais pour une petite esclave.

D'un des vieux habitués avec lequel je cheminais en sortant du petit « jardin d'acclimatation », j'avais essayé d'obtenir quelques éclaircissements sur l'étrange couple.

— M. Ursus est un curieux esprit, me dit-il, sans doute savez-vous qu'il rédige actuellement un ouvrage, sur les croisements possibles des races animales ? Il prétend qu'on obtient des résultats en faisant couvrir une chèvre par un dindon... C'est un obsédé.

— Et Candida ?

— Une énigme, sauf pour ses vieux amis. Elle ne vous a jamais invité le dimanche ?

— Mais non, toujours le mardi. J'ignorais même qu'elle reçût le dimanche...

Il arriva tout de même qu'un mardi je me trouvai seul dans le petit salon, en face de Candida. Les vacances de Pâques avaient éloigné les habitués et M. Ursus, dans son bureau, terminait un travail pressé.

Pour la première fois je pus m'exprimer sans contrainte, « faire ma cour » comme on disait au grand siècle et il me sembla que je trouvais auprès de Candida une audience assez favorable ; elle me paraissait prête à s'abandonner. Mais lorsqu'en termes volontairement enveloppés, je fis allusion à un rendez-vous au-dehors, la jeune femme se récria avec force.

A ce moment, nous entendîmes le pas pesant de M. Ursus dans l'escalier intérieur. Alors, brusquement, elle se pencha vers moi et effleura mes lèvres, en me soufflant : « Venez me voir dimanche. » M. Ursus entra.

Il me sembla que j'avais remarqué un progrès puisqu'elle me priait un jour où l'assemblée devait sans nul doute être plus restreinte. Mais, par malchance, le dimanche suivant j'étais souffrant et contraint de garder la chambre. J'eus le tort de ne pas m'excuser.

Or, à la fin de l'après-midi, M. Ursus m'appela au téléphone, et ma surprise fut grande lorsque je l'entendis me déclarer sur un ton assez aigre :

— Ma femme a été très froissée que vous ne vous rendiez pas aujourd'hui à son invitation. Il y a certaines défaillances qu'on excuse difficilement d'un ami tel que vous.



Comme je ne trouvais rien à lui répondre, il ajouta sur un ton radouci :

— Candida me charge de vous dire qu'elle compte absolument sur vous dimanche prochain.

Le dimanche suivant je fus exact au rendez-vous. L'accueil de Candida fut des plus chaleureux. Elle me fit asseoir auprès d'elle sur un vaste divan.

— J'ai cru que vous étiez fâché, me dit-elle, et soudain se penchant, elle me donna sa bouche à baiser.

Puis me passant sa petite main derrière le cou :

« Nous sommes seuls. J'ai donné congé à la bonne et mon mari passe la journée à la campagne. »

Elle s'offrait, la gorge palpitante. Mais malgré toute la joie que me causait cette invite, je sentais plus que jamais en moi cette inquiétude vague qui ne me quittait pas dans cette bizarre demeure.

Entre deux baisers, je lui demandai :

— Tu es sûre qu'il n'y a personne ici ?

— Mais oui, viens, viens vite, mon chéri...

Comme elle m'attirait, j'entendis tout proche un bruit léger, comme un gémississement ou un soupir. Je me dégageai brusquement.

Devant moi, à quelques mètres, je remarquai une porte blanche, une porte qui ne pouvait mener nulle part, la porte d'un placard sans doute ? J'avais l'impression que le bruit insolite venait de ce placard.

Je traversai le salon, ouvris brusquement la porte.

Assis sur une chaise, l'œil fixe, M. Ursus était là.





## FRÉDÉRICA

C E matin-là, j'étais allé visiter un ami en traitement dans une fastueuse clinique d'Auteuil. Tandis que nous devisions devant la fenêtre largement ouverte sur un jardin fleuri, une grande jeune femme blonde, tout de blanc vêtue, entra s'enquérir de l'état du malade. Ce n'était pas une simple infirmière ainsi que je le supposai tout d'abord, mais une doctoresse hollandaise, avenante et fort enjouée. Après qu'elle eût posé quelques questions au patient, la conversation prit un tour moins médical.

Cette savante étrangère ne portait point de lunettes, et son aspect n'était rien moins que rébarbatif. Penchée sur les infirmités humaines, cette



femme, bien en chair, et dont le teint d'une rare fraîcheur dédaignait le fard, resplendissait de santé et était appétissante comme un beau fruit.

Le nez un peu petit était compensé par une bouche charnue d'un dessin fort gracieux ; la main grassouillette, très soignée, et le mollet rond faisaient oublier des attaches peut-être un peu fortes...

Depuis Stendhal, d'innombrables spécialistes du congrès amoureux ont décrit le coup de foudre. S'il est peut-être exceptionnel dans sa forme aiguë, il m'est arrivé, non pas de ressentir un choc analogue à la détente électrique du poisson-torpille, mais de sympathiser immédiatement avec une inconnue et, au premier regard échangé, de sentir que ma dilection paraissait partagée. C'est ce que l'argot faubourien traduit par « avoir une touche ! ».

Il y avait dix bonnes minutes que nous conversions tous trois fort gaiement lorsque mon ami eut l'excellente idée de déclarer :

— Madame Leuwarden serait très désireuse d'assister aux « Ballets russes » ; toi qui es dans les journaux, tu dois avoir facilement des billets de faveur ?

— Je craindrais d'être indiscrete, murmura-t-elle...

— Pas le moins du monde ! m'écriai-je, sautant sur la perche tendue ; demain soir vous conviendrait-il ? Si vous me permettez de vous servir de cavalier, je me mets à vos ordres...

Toute sa figure poupine se colora brusquement d'écarlate ; mais elle accepta en minaudant.



Le public présume qu'un nouvelliste entre gratuitement dans tous les spectacles. C'était peut-être vrai du temps de Maupassant. Aujourd'hui un jour est traditionnellement consacré à la presse, mais les autres soirs sont réservés aux « cochons de payants ». Certes, on obtient facilement une loge, voire une rangée de fauteuils pour garnir la salle vide d'un « four » ; mais nul directeur ne perdra de gaieté de cœur le montant de deux bonnes places lorsque le succès remplit la salle, du parterre au poulailler. Aussi, pris-je tout bonnement le parti de louer deux orchestres avancés. Je m'en tirai pour deux cents balles.

La salle, à l'accoutumée, était extrêmement brillante (comment certains animateurs ont-ils le pouvoir de composer chaque soir les plus élégantes assemblées alors que chez leurs voisins les chambrées sont toujours lamentables : cruelle énigme !) Superbement harnachée et couverte de pierreries diverses (fausses ou authentiques, je ne suis pas expert) Frédérica exhibait des bras et des épaules d'un galbe appréciable et son généreux décolleté ne laissait aucun doute sur l'opulence de ses appas.

Comme beaucoup d'étrangères, cette belle et imposante personne était aussi sensible à la féerie d'un merveilleux spectacle qu'à l'élégante splendeur d'un auditoire exceptionnel, et, très admirée, elle eut le bon goût de me témoigner sa très souriante gratitude.

Frédérica ne se cachait pas d'aimer les spectacles les plus variés. La saison battait son plein et, pour me maintenir dans ses bonnes grâces, je lui fis successivement applaudir le plus prestigieux des funambules sur la piste de Medrano, un « Horace », revu et corrigé par Baty et enfin certain spectacle coupé du Grand-Guignol, lequel battait ses propres records avec un viol incestueux suivi de contamination, un double assassinat, le suicide d'un lépreux et, en finale, l'agonie soigneusement minutée de tout l'équipage d'un sous-marin en plongée.

Ce fut le soir du « Théâtre d'épouvante » que je réussis à l'emmener dîner. Mais je dus lui donner ma parole que nous mangerions dans une salle spacieuse et suffisamment garnie de clients : car elle paraissait redouter d'être traîtreusement introduite en un de ces « cabinets particuliers », qui depuis quelques lustres d'ailleurs, n'existent plus nulle part.

Nous dinâmes donc — avec quelque retard (car elle ignorait toujours l'heure) — dans un minuscule bistrot montmartrois dont la bouillabaisse garantie « avé rascasse », était sinon la meilleure, du moins la plus chère de Paris. Le vin blanc de Cassis avait mis Frédérica de belle humeur, mais à l'heure de l'addition — corsée à l'accoutumée — elle eut un geste assez saugrenu : ne voulait-elle pas à tout prix s'emparer de la note ?

Encore qu'en ces parages, il fut admis qu'une belle réglât sur sa cassette l'équipement et les menus frais de son chevalier, j'étais passablement gêné — *because* les voisins. Toutefois, après une courte lutte où je lui pochai légèrement un œil, je parvins à reconquérir la coûteuse soucoupe...

Frédérica, vaincue, mais non convaincue, tenta alors de m'expliquer qu'elle ne pouvait accepter d'être continuellement traitée par moi, alors que je n'avais aucun droit sur elle, et déclara qu'entre simples camarades, il était normal de partager les frais de sortie. Je protestai avec la plus entière mauvaise foi, qu'il ne m'était jamais venu à l'idée qu'elle fût pour moi autre chose qu'une amie, sans expliquer que ce mot en français possède des sens divers, sinon contradictoires...

En fait, je progressais lentement dans ma conquête, mais je progressais, étant entendu que, suivant le code du duel, le terrain conquis n'est jamais rendu. J'avais d'abord eu le privilège de lui baiser la main et même, en

trichant un peu, un avant-bras savoureusement potelé ; puis dans les taxis de retour, j'avais conquis les joues et la nuque sans trop de résistance ; mais la bouche ne s'était prêtée, sinon donnée, que par surprise, et ces jeux innocents, je le sentais bien, ne dépassaient pas pour cette femme de science la marge licite des menues faveurs accordées à un camarade un peu exubérant. Le jour où j'essayai de gagner du terrain, elle se rebella :

— Mon amie allemande avait bien raison lorsqu'elle disait : « Der Franzose ist immer *côchon* ! »

Si notre intimité s'accroissait, je me remémorais la déclaration d'un don Juan professionnel de mes amis : « Une femme doit tomber dans les huit jours ; passé ce délai normal, les deux partenaires se connaissent trop bien et il est à craindre qu'une simple amitié ne remplace l'amour possible ! »

Une révélation tout à fait imprévue devait me permettre de brusquer les choses. Mon ami malade et guéri vint me rendre visite. Frédérica l'avait mis au courant de notre flirt :

— Tu ne t'embêtes pas, me dit-il, Frédérica est une belle nature ; et puis, ce qui ne gêne rien, c'est une des plus riches héritières des Pays-Bas !

— Pas possible ! m'écriai-je.

— Tu l'ignoris ? s'étonna-t-il. Mais c'est la fille d'un des plus grands diamantaires hollandais ! Et si elle paraît parfois distante, c'est qu'elle déteste les coureurs de dot.

Je sautai de joie, mais point du tout pour la raison que me prêta probablement mon précieux informateur.

Le lendemain, comme Frédérica et moi soupions à Montparnasse, je posai nettement la question de confiance, et j'ajoutai :

— Je vous trouve charmante et très désirable, mais je vous préviens loyalement qu'en aucun cas je ne me marierai avec vous.

Elle resta d'abord stupéfaite, fut muette pendant le reste de la soirée, puis au moment de nous séparer, elle me dit :

— Venez donc me voir demain matin à la clinique. Je vous ferai visiter notre laboratoire ultra-moderne.



Le lendemain, je me rendis à son fameux laboratoire.

— Nous avons ici, m'expliqua-t-elle, une série d'appareils de provenance américaine, très rares à Paris, pour la recherche du « métabolisme basai ». Vous devriez vous soumettre à ces épreuves ; même pour un être en bonne santé, c'est plein d'intérêt.

J'étais un peu étonné, sinon inquiet, mais, comme le célèbre reporter Claude Blanchard se glissant dans un appareil de scaphandrier, il me parut assez plaisant de me soumettre aux épreuves du nouvel appareil d'investigation scientifique. Je me mis donc le torse nu ; un praticien jovial me ligota les bras ; l'appareil fut mis en marche et je me soumis à différentes pratiques, tandis qu'un sismographe enregistrait je ne sais quelles courbes capricieuses. Puis le praticien placé derrière moi me pria de fermer les yeux et m'écrasa soudain ses pouces sur les paupières, me faisant voir les traditionnelles trente-six chandelles. Comme je me rebellais :

— Indispensable, me dit-il, c'est le réflexe oculo-rétinien.

Ce disant, mon bourreau, sans crier gare, m'enfonçait dans le gras du bras un instrument contondant et recueillait soigneusement un jet de sang dans une éprouvette.

— Vous n'êtes pas trop douillet, conclut-il. Croiriez-vous que nous avons eu ici en traitement un général fameux qui tombait en syncope dès qu'il voyait son propre sang.

A ce moment, Frédérica, un moment éloignée du théâtre de mes supplices, rentra en scène et me délivra. J'en fus quitte pour bailler vingt francs à la brute qui m'avait méchamment écrasé les yeux et tiré un demi-litre de raisiné...

Le lendemain, dînant avec un médecin, je lui narrai par le menu mes expériences de cobaye. Lorsque je l'eus éclairé sur la raison qui m'avait fait accepter ces bizarres épreuves, il s'esclaffa :

— Le métabolisme, me dit-il, c'est le dernier bateau à la mode ! Ça rappelle le célèbre pulsokon du docteur Macaura de notre jeunesse ! Mais dans votre cas, soyez sûr que le métabolisme n'était qu'une frime : ce qui intéressait cette chère consœur, c'était de toute évidence la prise de sang !

— Tiens, pourquoi ?

Ne vous faites pas plus naïf que vous n'êtes, mon cher, et concevez que cette gente doctoresse voulait savoir si votre Wasserman était négatif. Autrement dit, si une personne saine pouvait — sans danger — vous « connaître », au sens de l'écriture...

Je restai pantois devant cette explication qui me parut plausible à la réflexion ; mais j'eus le bon goût de ne faire aucune allusion à Frédérica lorsque je la revis. Elle me parut rayonnante et je pensai que mes affaires se trouvaient en bonne voie.

Lorsque, enhardi, je lui poussai ma pointe une fois de plus, ma belle amie ne se fâcha pas, comme à l'accoutumée, et me déclara avec un large sourire :

— Je serai lundi prochain à Amsterdam. Voulez-vous me faire une visite dans mon pays.

— Bonne idée, répliquai-je en songeant *in petto* : fantaisie de milliardaire !

— Alors, donc, rendez-vous lundi à sept heures pour dîner à l'hôtel de Sumatra, sur l'Amstel.

— A lundi.

Une parole est une parole, et si extravagant que soit un engagement, il importe de le tenir.

Le lundi, à sept heures, après avoir flâné dans la bruyante Kalverstraat et regardé défiler sur le Rokin cinq à six mille cyclistes des deux sexes, j'étais attablé dans la salle à manger étincelante du Sumatra. A sept heures et demie je n'avais pas bougé. A huit heures, j'en étais, la gorge serrée, à mon sixième porto et une angoisse affreuse m'assaillait : faire parcourir sept

cents kilomètres à vol d'oiseau à un amoureux transi pour lui poser un lapin, j'avouais que la farce était grandiose !

La demie de huit heures sonnait lorsque Frédérica fit son entrée. Elle ne songeait pas une seconde à s'excuser, mais ma colère était tombée d'un coup. N'était-elle pas là, près de moi, bien droite sur la banquette de cuir, plus souriante que jamais, plus rose aussi, avec toutefois un air plus serein qu'à Paris, et presque triomphant.

Je lui laissai le soin de composer le menu : tronçons d'anguille fumée, œufs de vanneau et fromage de Gouda, arrosés de bière blonde et de vin blanc de la Moselle.

Après le schiedam, elle me dit avec un bon sourire :

— Ici, vous n'avez pas de taxi à prendre pour rentrer chez vous.

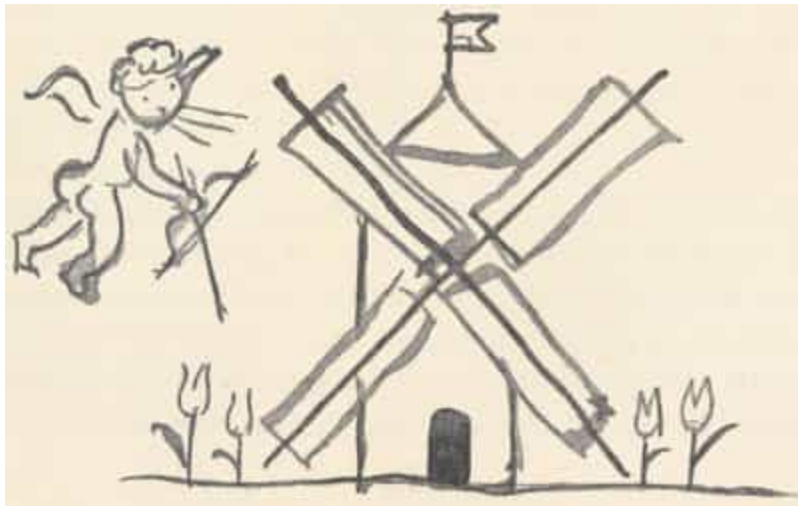
— Parce qu'il n'y a pas de taxi à Amsterdam ?

— Mais si, nous avons de très jolis taxis à Amsterdam, et même beaucoup plus chers qu'à Paris. Mais j'ai retenu ici une chambre pour « nous ».

— Pour « nous » ?

Dans la vaste chambre dont les quatre fenêtres s'ouvraient sur le canal encombré de péniches, tandis que d'un geste décidé elle tirait la fermeture éclair de son corsage, je lui posai l'interrogation qui me brûlait les lèvres...

—...Parce que, très cher, me répondit-elle, je ne prends bien mon plaisir que dans mon pays natal.





## RAYMONDE LA MYSTÉRIEUSE

**E**N sortant de chez Dagorno, ce vide-bouteilles de l'avenue Jean-Jaurès, qui fait face aux abattoirs de la Villette, ce samedi vers une heure du matin, mon intention était d'aller me coucher sagement et non de courir le guilledou.

On avait fêté entre artistes et gens de plume un ruban de je ne sais quelle couleur attribué par le ministre de l'Instruction publique à un bon bougre de tailleur de pierre totalement illettré ; et ces sympathiques agapes avaient été copieusement arrosées. Au calvados, un représentant de M. le Surintendant des Beaux-Arts avait prononcé, « avé l'assent toulonnais », une allocution émue où les arts, mamelles de la France spirituelle, faisaient pendant aux vaillants pionniers de la civilisation méditerranéenne. La plupart des convives ignorant peut-être la qualité de l'orateur, avait cru (ou feint de croire) qu'il s'agissait d'une de ces harangues-farces, dont le peintre Dunoyer de Segonzac avait breveté l'heureuse formule, et l'attaché de cabinet avait connu le plus formidable succès de sa carrière de palabreur.



Quant au héros de la fête, fin saoul, lorsqu'il avait été sollicité de répondre, il n'avait pu que proférer :

— Merci, monsieur le Ministre, ou plutôt non, monsieur le Ministre... merci !

Cette petite fête de famille menaçant de s'éterniser, j'avais décidé de me débiter à l'anglaise et de descendre à pied l'avenue, où clignotait encore l'œil jaune de quelques menus estaminets.

Comme j'arrivais au coin de l'avenue Jean-Jaurès et des boulevards extérieurs, j'aperçus sous les arcades du métro aérien un gros mouvement de foule, accompagné d'une rumeur étrange.

C'était une rafle.

Appuyés sur un double cordon de gardiens de la paix, une nuée d'agents en bourgeois barraient toute la largeur du boulevard, poussant la foule devant eux comme un troupeau ; il demandaient les papiers des passants, faisaient lever les mains en l'air, fouillaient les poches : appréhendaient les filles en cheveux qui se débattaient, appelant leur coquin à la rescousse, tandis qu'on les enfournait sans ménagement dans la voiture pénitenciaire, qui suivait tristement l'opération policière, comme l'ambulance suit la colonne.

Ce grouillis de populace, ces sbires inquiétants et implacables, l'arbitraire de ces lettres de cachet féminines, toute cette trouble atmosphère que couronnait un ciel roulant de gros nuages noirs, évoquaient l'émeute ou le pogrom, et je regrettais d'autant plus de n'avoir pas pris un taxi que j'avais en poche un browning-bijou, arme nettement prohibée.

Soudain je sentis une main se glisser sous mon avant-bras, tandis qu'une voix me murmurait suppliante :

— Soyez régulier...

Ma première impression fut qu'il s'agissait du classique manège : sur le point d'être embarquée, une malheureuse fille publique s'agrippe au premier passant venu pour passer au travers du barrage policier, faire figure de dame accompagnée, et partant, éviter un séjour forcé à Saint-Lazare.

Mon accosteuse n'avait pas fait un mauvais calcul : je portais un chapeau melon. Les argousins n'interpellent que les casquettes et les mous.

Lorsqu'après quelques remous, nous nous trouvâmes sains et saufs sur le trottoir de l'avenue Jean-Jaurès, j'eus le loisir d'examiner de plus près la femme que j'avais à mon bras.

Ce n'était pas une fille, comme je l'avais pensé. Elle portait un bonnet et un ample manteau de fourrure très élégants et sa très haute taille — un mètre soixante-quinze pour le moins — me frappa avant son visage qui n'était pas sans charme : nez légèrement recourbé aux ailes palpitantes, bouche charnue et yeux noirs au regard aigu.

Toujours bras-dessus bras-dessous, nous remontâmes en silence l'avenue. La rumeur de l'opération policière qui continuait dans la direction du boulevard de la Chapelle s'amenuisait dans la nuit...

Arrivés au coin de la rue de Crimée, je proposai à l'inconnue de prendre quelque boisson chaude pour nous remettre de nos émotions. Elle accepta sans façons.

Pour boire son grog, Raymonde — je ne savais d'elle que son prénom — se déganta. Je remarquai sa main belle et soignée, et à côté d'une alliance, une chevalière d'or, d'aspect très masculin. Sur son corsage brillait une broche ornée de pierres. Elle s'exprimait avec aisance et autorité, mais dans son babil parisien se pouvait déceler un soupçon d'accent faubourien. Comme dans un cru de bonne lignée, un connaisseur décèle un imperceptible goût de bouchon.

Le café-bar où nous avions échoué fermait ses portes sur le coup de deux heures.

Nous remontâmes la rue de Crimée. Le ciel s'était éclairci et c'est en plein clair de lune que nous atteignîmes le pont qui enjambe le grand bassin de la Villette : site unique à Paris et que bien peu de Parisiens connaissent, ce lac d'eau calme, bordé par les docks et les sévères murailles des manutentions.

J'évoquai les canaux de Venise.

— J'y étais la semaine passée, dit Raymonde.

— A Venise ?

— Oui, à Venise.

— Mais vous êtes Parisienne, n'est-ce pas ?

— Certes, mais je voyage beaucoup...

— Par goût ?

—...Aussi par métier.

Nous prîmes le quai à main droite. Avec les maisons basses dont les contours s'estompaient dans le brouillard de la nuit et le clapotis autour des barques, il ne manquait que la silhouette de Santa-Maria-del-Salute se découpant sur le ciel, pour se croire à la Giudecca.

— Je logeais quai des Esclavons, dit Raymonde.

Nous nous étions arrêtés, par hasard, devant la porte d'une maison meublée : la façade, en lettres ornées qui devaient dater de Louis-Philippe, annonçait : « Hôtel des Mariniers et de la Comète », et entre deux fenêtres, on lisait, en anglaise, ce séduisant programme : « Dégustation de Sancerre rosé, Chavignol d'origine. » La demie de deux heures sonnait.

J'étais assez perplexe. Cette grande et belle femme au regard dur m'attirait, certes ; mais j'eus estimé d'assez mauvais goût de me prévaloir du minime service rendu pour exiger sur-le-champ une sorte de règlement en nature.

Raymonde comprit-elle la délicatesse de mon hésitation et apprécia-t-elle mes scrupules ? Ou bien à cette heure indue redoutait-elle plus simplement de retomber dans les rêts d'un appareil policier qu'elle paraissait redouter ?

Je lui laissai l'initiative. C'est donc elle qui tira le pied de biche du garni « des Mariniers et de la Comète », en disant avec un petit sourire narquois :

— Je suis « régulière ».

Au cinquième coup de sonnette, une servante dépeignée et mal réveillée nous ouvrit et consentit à nous introduire au n° 1 : papier à chrysanthèmes, plumard à édredon rouge, et au mur deux chromos représentant, l'un l'assassinat à Lyon du président Carnot, l'autre la chambre des Dernières Cartouches. Je plaçai mon « rigolo » dans le tiroir de la table de nuit, avec l'intention de ne pas passer pour un « cave ».



Raymonde enleva son alliance qu'elle posa sur le porte-allumettes, plaça son sac-valise sur une chaise, puis se déshabilla et se glissa sous les draps sans aucune simagrée.

Je ne pensai pas un seul instant avoir provoqué un coup de foudre. Raymonde, me disais-je, appartenait à cette variété de femmes indépendantes qui, lorsque l'occasion s'en présente, « s'envoient une nuit d'amour » avec la même satisfaction qu'elles « s'enverraient un bon gueuleton. »

Au petit matin, je m'éveillai et l'envie me prit de voir le lever du soleil sur le canal. Raymonde dormait en boule, paisiblement. En me levant, je fis tomber son sac-valise. Le sac s'ouvrit et une grosse boule de papiers roula sur la carpe.

Je ramassai un gros rouleau de billets de mille, serrés par un élastique.

La remarque de Bolo-Pacha au président de cour qui le jugeait me revint en mémoire : « Mais, monsieur le Président, c'est un petit paquet, deux millions en billets de mille, ça tient dans une toute petite valise. » Combien pouvait contenir ce rouleau : deux cent mille, cinq cent mille ?

Je replaçai le matelas dans le sac et me recouchai, sans pouvoir retrouver le sommeil. Raymonde ne s'était pas réveillée.

Elle fit la grasse matinée, but son café au lit. A midi, nous flanâmes le long du canal et le hasard de la promenade nous amena à « La Tête de Bœuf », près de la porte de Flandre, face à l'entrée des abattoirs de la Villette. Les tables de cet honnête bouchon, qui rappelle les restaurants de province, sont garnies de chevillards et d'employés du marché aux bestiaux ; il est assez normal que la cochonnaille, le bœuf gros sel et l'entrecôte marchand de vin y soient de première. Des tueurs circulent éclaboussés de sang frais, des galoches au bourgeron et à la gapette de coutil blanc. Ils viennent « s'en jeter un » au comptoir, essuient d'un revers de main leurs grosses moustaches et repartent au boulot.

Je tenais les yeux continuellement fixés sur le sac-valise et j'étais dans un état assez voisin de l'angoisse chaque fois que Raymonde, pour prendre son mouchoir ou son bâton de rouge à lèvres, entrouvrait le sac au trésor. A chaque instant, je supputais les chances que j'avais d'être assez ridiculement mêlé à une aventure périlleuse, tandis que j'admirais la parfaite sérénité de ma compagne. Mais si je devais m'avouer que je n'avais

aucune disposition pour une existence vouée à l'illégalisme, je ne pensais pas une seconde à m'esquiver.

L'après-midi, un cinéma du quartier nous accueillit avec un film de gangster dont mon amie me souligna toutes les invraisemblances ; le soir, on dîna dans ce charmant chalet des Buttes-Chaumont, d'où Hermine David peignit une de ses plus ravissantes aquarelles. Comment ne pas faire un chef-d'œuvre avec ces « Buttes », le plus merveilleux parc de Paris avec son pic en carton-pâte, son belvédère, ses raidillons, son lac artificiel et son pont des suicidés !

Nous prenions le café, lorsque Raymonde me chuchota :

— Il y a à côté un type dont la figure ne me revient pas. Je vais faire semblant d'aller aux water. Reste ici une demi-heure et rejoins-moi à l'hôtel...

Tandis qu'elle disparaissait, après avoir ostensiblement demandé au garçon le chemin des lavabos, j'observai l'homme qui, à quelques tables de nous, dégustait un café-crème ; il était petit et chauve, portait un imperméable orné d'une décoration déteinte, un pantalon noir rayé, des chaussures jaunes à crochets.

Au bout d'une demi-heure, je réglai l'addition, et m'en allai le plus tranquillement du monde par l'allée qui débouche à l'entrée du métro Botzaris. Le type paya son café et me suivit.

Il n'y avait, Dieu merci, qu'un seul taxi en station. Je me jetai dedans en donnant non point l'adresse de l'hôtel, mais en chuchotant : « Rond-point de la Villette ! » je commençais à entrer dans le jeu.

Le taxi dévala à grande vitesse la rue de Ménilmontant. J'épiaï par le petit carreau : aucune voiture ne suivait. Au boulevard extérieur, je respirai. Un quart d'heure après, j'étais à l'hôtel.

— Votre dame vous a laissé une enveloppe, me dit de son zinc le patron d'un ton qui me parut assez bizarre.

Je lus : « Rendez-vous demain à 8 heures, métro Ternes. »

Il me sembla que l'enveloppe avait été ouverte et recollée, mais à quoi bon en faire l'observation ! Je la mis donc dans ma poche et rentrai coucher chez moi, assez déçu de n'être point récompensé de mon habileté à dépister les filatures.

Le lendemain soir, comme je montais l'escalier du métro Ternes, j'aperçus, à quelques pas du guichet, Raymonde. Qu'elle ne me fit aucun signe d'amitié en m'apercevant, que sa figure restât impassible, me parut

l'indice de quelque danger. Instinctivement je rengainai mon sourire et m'avançai vers elle avec un air suprêmement indifférent.

Comme j'étais à un pas, presque sans bouger les lèvres elle me souffla :

— Trisse-toi, je suis faite !

Je continuai ma route sans broncher.

Sur les dernières marches de l'escalier de sortie, je croisai deux hommes en chapeau mou et gabardine, le parapluie au bras, qui stationnaient, la cigarette au bec.





Je sautai dans un taxi et regardai en arrière : les deux hommes en gabardine n'avaient pas bougé.

Je songeai alors que j'aurais pu m'illustrer ce soir-là en défendant chevaleresquement ma maîtresse d'une nuit, acquérir la gloire de quelque Bonnot ou peut-être jouer un rôle de don Quichotte assez ridicule...

Oh ! je n'étais pas fier de moi, après avoir abandonné à la répression Raymonde-la-Mystérieuse, dont le lendemain je pus voir un superbe portrait, à la « une » du *Petit Parisien*, aux côtés de Gilbert-la-Ficelle, le perceur de muraille, son légitime époux.



*Copyright by Librairie Gründ et Jean Galtier-Boissière, 1945.*